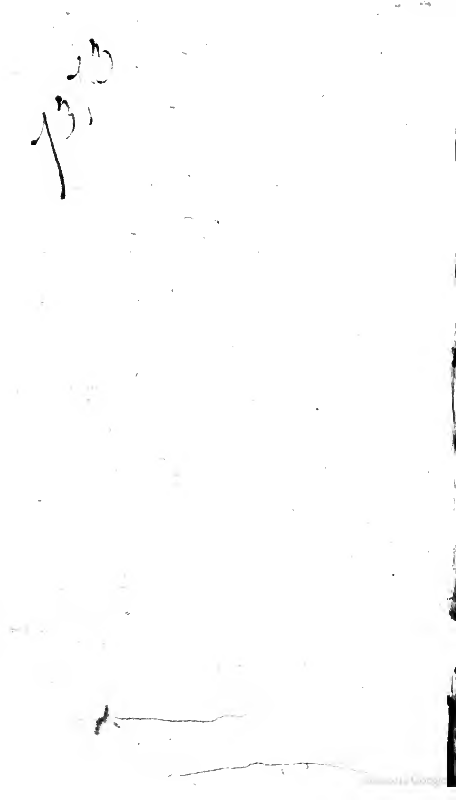






MYSTÈRES
SUR MYSTERES.

I V.

MYSTÈRES SUR MYSTÈRES,

OU

LES ONZE CHEVALIERS.

HISTOIRE MERVEILLEUSE.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

CHEZ J. CHAUMEROT, Libraire, Palais du Tribunat, première galerie de bois, n°. 188.

1807.

RODOLPHE.

CHAPITRE PREMIER.

Nomogorod perd sa puissance.

La porte de la tour de Nomogorod était d'airain, et fermée par une énorme serrure; Alfibras la toucha avec la pierre d'aimant, elle s'ouvrit, Charlemont entra le premier, et le vin de Chiras ajoutant à sa témérité naturelle, il trouva très-plaisant de sauter à pieds joints sur la tête du géant endormi; mais cette gentillesse l'aurait infailliblement réveillé si je n'avais couru presque aussi vîte que mon imprudent ami. Au moment où le géant étendait la

main pour chasser ce qui l'incommodait, comme nous chasserions un insecte qui nous importune, je me glissai entre le lit et le coffre de fer qui renfermait ses richesses, et m'accrochant à sa barbe, je le touchai au front avec l'anneau de mon père. Il poussa un hurlement si affreux, que Charlemont n'y put résister, et fut forcé d'abandonner le poste qu'il avait choisi. L'effet du talisman fut très-prompt. Nous vîmes le monstre livré aux plus terribles convulsions, ses mâchoires se heurtaient l'une et l'autre avec un bruit effroyable, sa barbe et ses cheveux se hérissèrent, ses yeux étaient entre-ouverts, sans qu'on apperçut la prunelle : tout-à-coup, ses membres se roidirent et se retirèrent, sa tête se pencha sur sa poitrine, et en moins de

cinq minutes, il perdit sa taille gigantesque et elle devint égale à celle d'Alfibras. Il veut parler, et sa voix qui aurait paru terrible pour un simple mortel, lui causa le plus grand étonnement ; il se tut, persuadé qu'on ne pouvait l'entendre; il veut soulever sa massue, et ne fait que de vains efforts; il ne peut même la faire changer de place; une seule peau d'ours, qui à peine couvrait ses épaules, le revêt tout entier; tout est étranger pour lui, il se frotte les yeux et croit qu'un songe l'abuse.. Cependant ses sens reviennent peu-à-peu, et avec eux la connaissance de son malheur qui le met au désespoir. Infortuné, dit-il en s'arrachant les cheveux, j'ai donc perdu cette force et cette grandeur qui me rendaient si redoutable, est-il

possible, Astarban, que ta ruse et ta puissance n'ait pu défendre le talisman qui me conservait l'un et l'autre?

Je ne suis donc plus qu'un simple mortel, mais au moins l'amour me consolera, je pourrai prétendre à la main de l'idole de mon cœur; en disant ces mots, il veut descendre de son lit, mais il etait si élevé pour sa taille qu'il ne l'aurait pu, si Charlemont ne lui eût donné la main en faisant des mines si plaisantes que malgré moi je souriais. Etant descendu, il dit, oui je vais dans son palais, j'y peux entrer à présent. — Non tant que je vivrai, dit Julian, ce ne sera pas sans combattre. - Pour moi, dit Charlemont, je vous la cède sans coup férir pourvu que j'aie le coffre. — Point de dame, point de

richesses sans combat, reprit Nomogorod. — Hé! bien, nous combattrons pour le coffre, répondit notre fou, ce ne sera pas un motif bien noble pour un chevalier, mais ma foi si je l'obtiens, les rieurs seront de mon côté. — Ne perdons pas de temps en discours inutiles, interrompit Alfibras, ce n'est ni avec Julian que vous devez combattre, mais contre Rodolphe : ainsi le veut le destin, à lui seul appartient de délivrer la terre d'un monstre tel que toi. — Il te convient bien, reprit Nomogorod, de m'insulter, je suis encore plus beau, plus fort, plus puissant que tu ne fus jamais, et si j'en croyais ma fureur... — Je ne te crains point, tu oublies que tu n'es qu'un homme, et que nous sommes quatre contre toi, mais aussi généreux

que tu es téméraire en m'insultant, nous te laissons libre. — Va prendre des armes lui dis-je, et viens sur la grande terrasse du palais, je t'y attends, viens, que ton sang répandu me venge de l'ignominie que tu m'as fait souffrir pendant tant d'années. — Ce sera le tien qui scellera mon hymen avec la dame de mes pensées. — Ah! ne crois pas reprit vivement l'amoureux Julian, que si le sort cruel te rendait vainqueur de Rodolphe, je te laissasse jouir du fruit de ta victoire, ce ne serait que sur mes membres palpitans que tu conduirais à l'autel, celle que mon cœur adore — Pour moi, dit Charlemont, je n'adore personne, mais je ne t'en tuerais pas moins avec la plus grande satisfaction, s'il t'arrivait d'avoir vain-

cu mon ami et mon frère ; ainsi tiens-toi pour dit, tu seras tué, ou tu en tueras trois. — Le nombre ne m'effraye pas. — A tantôt, pense à ne te pas faire attendre, dit Alfibras, il sortit et nous emmena avec lui.

Nous retrouvâmes nos chevaux à la porte de la tour, et d'un seul temps de galop, nous arrivâmes à celle de la dame, qui nous ayant apperçu de loin, sortit pour venir à notre rencontre, suivie, non seulement de toute sa cour, mais de tous les Belges qui partageaient la joie de notre retour : elle égalait les mortelles inquiétudes que notre absence lui avait causé, elle m'embrassa avec la plus vive tendresse, et me dit. Oh, mon cher Rodolphe, que j'ai souffert depuis que vous m'avez quittée, je répondis à ses

marques d'amour, par celles de mon respsct. Alfibras lui raconta tout ce qui nous était arrivé, Charlemont l'interrompit vingt fois par ses plaisanteries, la comtesse lui reprocha vivement l'imprudence qu'il avait faite, il en rejetta la faute sur le vin de Chiras, et fit une description si folle de la figure du géant, qu'il avait vu de fort près, qu'il fit rire la souveraine, malgré qu'elle en eut; quand il vit qu'elle n'était plus fâchée, il lui demanda si en attendant le seigneur Nomogorod, il n'y aurait pas moyen de déjeûner. —C'était bien mon intention de vous l'offrir... On servit du chocolat, du café à la crême, des fruits de toutes espèces, des pâtisseries, mais ni viandes, ni vin, au grand désespoir de Charlemont. Je ne voulais

rien prendre, mais Alfibras me força d'accepter un sorbet.

J'attendais Nomogorod avec la plus vive impatience, non que la vengeance occupât mon cœur, trop douloureusement affecté de mon dernier malheur pour conserver un vif ressentiment des premiers ; mais pour terminer enfin, ou ma vie, ou des travaux qui ne me laissaient pas la faculté de me livrer entièrement à ma seule et unique pensée. — Il est bien long-temps, disais-je à Alfibras. — Il ne viendra que trop tôt, disait la comtesse de Hainault: mon cher Rodolphe, que je redoute l'issue de ce combat et par amour pour vous, et par le desir de ma liberté!

CHAPITRE II.

Mort de Nomogorod, fin de l'enchantement.

Enfin nous vîmes arriver Nomogorod, il adressa à la comtesse les paroles les plus tendres et à moi toutes les injures que la colère peut inspirer contre un rival. Je n'étais ému par aucune passion et l'excès de mon infortune me faisait regarder avec indifférence tous les événemens; mais pensant aux ordres de Sophie, j'espérais qu'elle honorerait peut-être ce combat de son invincible présence, que si j'y succombais, je serais réuni à elle; que si j'étais victorieux, mes lauriers ombrageraient sa tombe. Pénétré de cette pensée, je me dis-

posais à sortir du palais avec la plus grande tranquillité; la comtesse ne fut pas maîtresse d'un mouvement de terreur; elle se jeta dans les bras d'Alfibras, puis, reprenant sa dignité habituelle, elle déploya une écharpe couleur d'orange où étaient brodées les armes de Hainault, et me l'attachant elle-même, me dit : il y a long-temps que j'ai brodé cette écharpe; mais je n'ai desiré de la donner qu'à mon cher Rodolphe : puisse-t-elle n'être pas souillée d'un sang si précieux! et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. — Je vais combattre pour vous, madame, le ciel, qui protége la vertu, doit me rendre vainqueur.

Je sortis du palais, accompagné de Charlemont et de Julian; rien de si imposant que le spectacle

qui s'offrit à ma vue : dix mille individus de tout âge et de tout sexe, élevant les bras au ciel pour obtenir qu'il m'accordât la victoire, exprimaient, par les gestes les plus énergiques, leur crainte et leur amour pour leur souveraine. Félix, mon pauvre Félix, un genou en terre, les mains jointes, semblait attendre de l'issue de ce combat ou la vie ou la mort. Je m'avançai vers Nomogorod, et lui demandai si c'était à pied ou à cheval qu'il voulait combattre. — A pied, me dit-il..... Alors je tirai mon épée et commençai avec lui l'assaut le plus terrible; nous restâmes corps à corps plusieurs instans; nos épées se croisaient sans cesse et nos armes ployaient sous leurs pointes acérées; je sentis celle de Nomogorod au défaut de ma

cuirasse; mais elle ne fit qu'effleurer la peau. Mon ennemi, croyant avoir porté un coup plus sûr, s'était découvert, je m'élançai sur lui avec violence, et brisant sa cuirasse, je pénétrai jusqu'à son cœur, le monstre tomba en vomissant des flots de sang. Je m'approche aussitôt, et le prenant par les cheveux, je lui tranche la tête, que je portais à la comtesse, quand des chants de victoire se sont fait entendre, et Félix, se précipitant à mes genoux, m'exprima par ses paroles les sentimens de sa reconnaissance, toutes les demoiselles parlaient à la fois, le bruit était grand et on se pressait tellement autour de moi, que je ne pouvais approcher de la comtesse, que la frayeur et la joie avait fait évanouir.

Cependant je fendais la presse, lorsque je sentis sauter sur mon épaule un écureuil, et j'en aperçus un nombre infini qui descendaient des bananiers qui bordaient la terrasse du côté du nord, je reconnus nos Français et j'arrivai avec leur chef jusqu'au pied de la souveraine, qu'Alfibras rappelait à la vie et au bonheur; rien ne peut donner l'idée de la joie qui éclatait dans ses yeux. O mon cher Rodolphe! me dit-elle, comment vous exprimer ma reconnaissance, que n'ai-je le trône le plus brillant de l'univers à vous offrir? — Je n'ai rien à prétendre, madame, les Dieux m'ont donné la victoire et ma récompense est dans votre bonheur, quant au mien il est impossible, si vous étiez reine du monde et que vous m'offriez de partager

votre empire, je n'en trouverais pas moins un vide affreux que nulle gloire, nulle grandeur, nulle puissance et nulle richesse ne pourraient remplir. Je sens que je vous offense ; mais pardonnez à un infortuné, qui n'est malheureux que par vous, ces plaintes que l'excès de ma douleur m'arrache malgré moi. — Ah! Rodolphe, combien vous m'affligez! — Oubliez-moi, ne pensez, madame, qu'à votre liberté et à celle de ces généreux Bataves.

Cependant mon écureuil me pinçait délicatement par l'oreille et semblait me dire par son agitation : mais parlez donc pour nous? Je m'adressai à Alfibras, pour le prier de rendre à toute la colonie française sa première forme. — Je ne demande pas mieux ; mais c'est

à condition qu'ils consentiront de s'établir dans cette contrée. — Oui, oui, oui, dit à la fois la bande d'écureuils ; ce mot prononcé, nous vîmes tous les Français se joindre au Bataves; hommes, femmes et enfans. Gui d'Auvergne mit un genou en terre devant la comtesse et lui baisa la main, puis, se relevant, il m'embrassa avec la plus tendre amitié, et m'appela cent fois son libérateur, son second père, son Dieu tutélaire, jura d'avoir pour moi un attachement inviolable.

Tandis que je répondais à ses protestations, je fus témoin d'une scène bien touchante qui se passait dans la galerie près la porte du cabinet de la princesse. Félix, qui jouissait pour la première fois du plaisir de pouvoir exprimer, par

des sons articulés, son amour et sa joie à la sensible Zéphira, et d'entendre sa maîtresse lui jurer un éternel amour, se sentit presser tendrement par son père et sa mère qui l'arrosaient de leurs larmes. Partagé entre les sentimens les plus doux, Félix leur présente celle avec qui il brûle de s'unir; elle se précipite dans leurs bras et croit retrouver ceux dont Nomogorod l'avait privé. Je m'approchai de ce groupe et prenant par la main Félix et Zéphira, je les amène, suivi de leurs parens, aux pieds de la comtesse et lui demandai de marier dès le même jour ces amans fortunés; elle y consentit; j'obtins d'Alfibras que, pour récompense de ses soins, Félix nous suivrait en Europe avec ses pères et mères, ce

qu'il leur accorda. On élevasur-le-champ un autel de gazon dans la grande cour du palais et Alfibras reçut, en présence de l'Etre suprême, les sermens de cet aimable couple. Je ne les pus voir au pied de cet autel, unir pour jamais leurs destinées, sans envier leur sort.

Plusieurs habitans de la contrée demandèrent à y rester; mais pour savoir précisément ceux qui devaient s'établir dans la vallée de la Discrétion, Alfibras fit dresser deux listes : une portait le nom d'Asie et l'autre d'Europe, et il fut fait une proclamation au nom de la comtesse d'Hainault, qui enjoignait à tous les chefs de famille de se faire inscrire sur l'une ou sur l'autre. Guy fut nommé chef de cette république naissante,

la comtesse lui donna son palais, où, par la suite, on détruisit le salon noir.

Les Belges et les Français ne pouvaient se lasser de me voir et de témoigner à la souveraine leur inaltérable attachement; cependant il fallut mettre un terme à leur empressement, et madame de Hainault leur fit dire qu'elle les priait de sortir du palais et de se tenir prêts le lendemain pour les obsèques des chevaliers. Celles de Nomogorod s'étaient faites sans pompe; mais la comtesse crut qu'il fallait en mettre une très-grande aux funérailles de ses victimes.

Quand le peuple se fut retiré, Alfibras dit à madame de Hainault: vous voilà libre et désormais je ne puis plus rien pour vous dans l'ordre surnaturel, tout ce qui vous

reste à faire pour reconquérir vos états ne sera dû qu'à votre prudence, au courage de Rodolphe, secondé de Julian et de Charlemont. Le souverain Génie ne vous laisse plus que les moyens humains pour y parvenir avec les immenses richesses du géant. — Vos sages conseils, mon cher Alfibras, que je prise plus que le don de la féerie. — Ah! grâce aux Dieux, dit Charlemont, nous ne verrons plus de métamorphoses, nous vivrons en bonnes gens, et quand nous mourrons ce sera pour tout de bon, plus de géant. — Plus d'écureuils, dit Guy. — Non des hauts faits, de grands exemples de vertus, reprit Alfibras, qui prévint la princesse qu'il ne pouvait rester constamment auprès d'elle tout le temps nécessaire à

l'établissement de la colonie, que cependant il ne serait jamais absent plus de deux jours de la contrée. — Ne pourriez-vous pas me mener avec vous, lui dis-je à voix basse. — Non, c'est impossible, je vous ait dit que je ne pouvais plus vous servir d'une manière surnaturelle. — Vous ne pourriez m'amener Aleric? — Pas davantage. — Mais au moins vous me direz? — Eh! que voulez-vous que je vous dise qui puisse changer votre sort? — N'importe, ne me refusez pas la grâce de m'instruire quand vous partirez pour le lac. — Je vous le promets.

Il y eut le soir un grand souper où la comtesse avait admis les nouveaux époux et leurs parens, Charlemont égaya le festin par ses saillies accoutumées; il trouva la

mariée fort à son gré, et aurait voulu que sa tante eût établi le droit du seigneur et être fondé de pouvoir; la comtesse avait beau lui imposer silence, il n'en tenait aucun compte. Sa bruyante gaîté me désespérait, je me trouvais mieux avec Julian, que sa passion malheureuse pour madame de Hainault rendait mélancolique. Le spectacle de la joie fait éprouver à l'être infortuné, le même supplice que ressent celui qui a été exposé aux rigueurs d'un grand froid, en approchant d'un brasier ardent; il semble que ce soient des pointes aiguës qui le déchirent. Je paraissais si accablé que la comtesse eut enfin pitié de ma situation et me permit de quitter la table; Félix voulait me suivre; mais je ne le voulus pas. Je me re-

tirai dans mon appartement; je me jetai sur mon lit, où la fatigue et la douleur appésantirent mes yeux et me jetèrent dans le plus profond sommeil.

CHAPITRE III.

Obsèques des Chevaliers. Établissement et lois de la République de la Discrétion.

On travailla toute la nuit aux préparatifs de la pompe funèbre, les chevaliers furent déposés dans les souterrains de la tour. On y avait descendu la lampe qui éclairait la chambre de Nomogorod, et on y laissa un vieillard avec sa femme, qui furent chargés d'y entretenir toujours de la lumière, et de renouveler les couronnes de

fleurs déposées sur les cercueils, il fut décidé que la tour serait démolie et qu'on éleverait à sa place un obélisque de cent pieds, avec des ins criptions en langue persanne, grecque et arabe.

Alfibras nous quitta, et après son départ je demandai à entrer dans les appartemens qu'avaient habités les chevaliers: on me le permit, ils étaient tous tendus de satin noir ainsi que les draperies des lits, brodés de larmes d'argent avec des franges de perles, une cassette de bois d'ébene couverte de velours noir, avec des agraffes, des charnières d'argent, était posée sur le pied de chaque lit, je les ouvris et y trouvai le récit fidèle des aventures de ces braves, qui avaient sacrifié leur vie pour la belle comtesse, elles étaient écri-

tes en différentes langues, car ils étaient Danois, Suédois, Bretons, Normands, et Italiens. Madame de Hainault pria Alfibras à son retour de les traduire, il le promit, mais jusqu'à présent, il n'a pu s'en occuper: s'il tient sa parole, comme je n'en doute pas, je joindrai ces récits, qu'il dit être très-intéressans, à la suite de ces Mémoires.

Je n'avais paru desirer voir les chambres des chevaliers, que pour avoir l'occasion d'entrer dans la onzième, qui n'avait pas été occupée. Je la parcourus, mais inutilement. Je n'y trouvai aucune trace de celle que j'aimais, si ce n'est un voile dont je me saisis, et que je conserve, sans cependant être sûr qu'il ait appartenu à ma bien aimée.

Les soins que demandait l'établissement de la colonie, furent extrêmes, d'autant qu'elle restait assez nombreuse, plus de la moitié des Flamands ayant désiré se fixer dans un pays qu'une habitude de plus de vingt-cinq ans leur rendait agréable. Ils se joignirent de bon cœur aux cinq cents Français, il ne resta donc que quatre mille cinq cents Belges qui voulurent passer les mers avec leur souveraine; il ne s'en trouva que douze cents en état de porter les armes. La princesse partagea entre Charlemont, Julian et moi, l'inspection des travaux qu'elle encourageoit par sa présence; rien n'égalait son activité et sa justice dans la distribution et dans la manière dont elle réglait les différends qui pouvaient s'élever entre les colons.

CHAPITRE IV.

Qui ne contient que mes regrets.

Ces travaux, et l'établissement des lois, durèrent six mois, je les ai réunis sous le même point de vue, n'ayant pas voulu interrompre ce tableau politique, auquel je prenais le moins de part qu'il m'était possible ; car si je n'avais pas pensé que ma Sophie me saurait gré de m'occuper du bonheur de mes semblables, j'aurais passé mes jours dans la plus parfaite oisiveté : tout ce qui me détournait de ma douleur, m'était insuportable, elle seule me convenait, elle seule était à l'unisson de mon âme qui n'avait plus de facultés que pour souffrir.

Déjà Alfibras avait été plusieurs fois dans la contrée qui récélait les restes de tout ce que j'aimais; la première fois qu'il partit, je lui remis une boucle de mes cheveux, que je le priai de déposer sur la tombe de mon épouse, j'attendais son retour avec une impatience extrême, il me semblait qu'il devait apporter quelque changement à ma situation. Il avait eu beau me dire que même avant son départ, le tombeau renfermait pour jamais l'objet de mon amour, j'espérais, sans sujet d'espérance. Dès qu'il revint, je l'emmenai avec moi, sans lui donner le temps de parler à la comtesse. — O mon ami, lui dis-je, n'avez-vous donc rien à me raconter? — Eh! que pourrais-je vous apprendre? — Sophie. — Elle repose en paix. Je me

jetai dans ses bras, mon sang se glaça dans mes veines, et je crus apprendre pour la première fois l'arrêt de mon éternel malheur. Revenu de ce trouble involontaire, je lui demandai des nouvelles d'Aleric et d'Oliska, il m'assura qu'ils étaient en bonne santé, et qu'ils m'aimaient toujours. Je m'arrêtai, ne pouvant trouver assez de force pour m'informer des détails que je craignais et brûlais d'apprendre. — J'entends, me dit-il, votre silence, vous n'osez me parler des parens de celle que vous regrettez. — Hélas! vous avez pénétré ma pensée. — Je les ai vu, leur douleur égale la vôtre. — Ah! je dois être à leurs yeux un objet d'horreur. — Ils ignorent que c'est vous qui avez été la cause du malheur de Sophie, ils croient qu'elle est

morte d'une maladie si violente et si subite, que je n'ai pu employer, pour la sauver les ressources de la médecine; ils vous accusaient seulement de n'être pas venu partager leur douleur. Je leur ai dit que les destins ne vous en avaient pas laissé le maître, ils vous plaignent et vous estiment toujours, ils font élever un mausolée à Coppenhague, où ils déposeront ce qui leur reste de l'être en qui ils avaient mis leur espoir; ils ont adopté Frédéric, qui par ses aimables caresses adoucit quelquefois leur douleur. — Je pourrai donc les revoir, je pourrai mêler mes larmes aux leurs. Ah! ils ne me refuseront point, lorsque le sort aura terminé mes infortunes, de reposer auprès de mon épouse. Frédéric sera aussi mon fils, dites-

leur, je vous prie, que je ne puis supporter la vie que dans l'espoir de venir mourir dans ces lieux, où ma Sophie m'avait fait goûter les seuls instants de bonheur que les dieux ne m'avaient accordés que pour vendre si chèrement une félicité qui a disparu comme un songe trompeur. Dites-leur que Rhodolphe ne respire que pour penser sans cesse à leur incomparable fille. — Ils en sont bien persuadés, et vous reveront avec un sentiment bien tendre.

Cette conversation porta quelque calme dans mon âme, et nous rejoignîmes la princesse, qui s'informa des nouvelles de la famille de son ami, il nous dit qu'il avait enfin uni Chérodalth à Julie dont les noces avaient été suspendues jusqu'à son retour, et qu'ils pa-

raissaient infiniment heureux. — Heureux, je le crois dis-je, avec un sentiment si douloureux que la comtesse en fut pénétrée. Toutes les fois qu'Alfibras allait en Norwège, j'écrivais à Aleric, ce tendre ami répondait à mes tristes lettres avec une sensibilité qui me rendait les siennes infiniment précieuses, quelquefois Oliska y joignait quelques lignes : les femmes semblent nées pour la consolation des affligés, elles ont le langage du cœur, et savent seules exprimer ce que nous ne pouvons que sentir. A chaque voyage, je chargeais Alfibras de quelques marques de souvenir pour Frédéric, qui demandait toujours quand il me reverrait. J'appris que peu de temps après notre retour à la vallée de la Discrétion, Oliska avait

comblé les vœux d'Aleric, en le rendant père d'un fils aussi beau que sa mère; et faisant un retour douloureux sur moi-même, je sentis que la mort devait être bien plus affreuse quand on mourait tout entier, et que mon tombeau ne serait jamais arrosé des larmes de mes enfans. C'est ainsi que chaque événement semblait accroître les sujets de tristesse qui accablaient mon âme. Cependant j'avais pris l'habitude de me contraindre, et les seuls témoins de mes larmes étaient les chênes antiques de la forêt; là, seul avec mon amour et mes regrets, j'oubliais l'univers entier, et je faisais redire aux fidèles échos mes tristes chants.

Souvent Julian inquiet de moi, venait me chercher, son âme douce

et sensible compatissait à mes douleurs; il écoutait avec patience mes redites continuelles. Il avait connu ma Sophie, il savait si je devais la regretter, il ne pouvait concevoir comment la comtesse s'obstinait à croire que je lui rendrais un amour que la mort de Sophie avait changé en haine. Quoiqu'il conservât pour la princesse l'amour le plus tendre, il convenait que d'après ce que Sophie avait fait pour moi, je serais le plus ingrat des hommes si je pouvais l'oublier. Je crois bien qu'il avait le plus grand intérêt que je fusse constant à la mémoire de mon épouse, mais je n'en avais pas moins un sensible plaisir à entendre louer celle que mon cœur idolâtrait toujours. La comtesse non seulement ne m'en parlait pas,

mais même détournait la conversation dès qu'elle pouvait tendre vers cet unique objet de ma pensée.

Pour Alfibras, il essayait quelquefois à combattre un sentiment que la mort seule pouvait détruire. Un soir que je m'étais enfoncé dans la forêt, et que je n'étais pas revenu pour l'heure où l'on se rassemblait dans l'appartement de madame de Hainault, cet ami que son âge rendait moins indulgent que Julian, me chercha long-temps, et me trouva enfin assis sur un tertre, la tête appuyée sur mes deux mains qui laissaient un passage aux pleurs qui ruisselaient de mes yeux. Il s'approche, s'assied auprès de moi; j'étais tellement abîmé dans mes douloureuses réflexions, que je ne l'avais pas entendu. Rodolphe, me dit-il, ne

mettrez-vous donc pas de terme à vos larmes? — Jamais mon ami, non jamais. Je redemanderai sans cesse aux Dieux, celle qu'ils ne m'ont fait rencontrer que pour me la ravir. — Cessez, mon ami, d'accuser les destins; vous seul avez été cause du malheur de Sophie, rappelez-vous ce que j'ai fait pour vous empêcher de la revoir, vous n'avez pas voulu suivre mes conseils, et maintenant vous pleurez celle qui n'eût point attenté à ses jours, si elle n'avait pas cru nécessaire cet affreux sacrifice, pour vous forcer à remplir vos promesses. — Grands Dieux! que dites-vous? pouvez-vous avoir la cruauté d'enfoncer le poignard dans mon cœur, en m'accusant de la mort de mon amie! Ah! barbare, si c'est la seule consolation que vous vou-

lez me donner, laissez-moi.... Je ne vous importune pas par mes plaintes, les seuls échos de ces bois répondent à mes gémissemens. Mais n'espérez pas que jamais je sois à une autre qu'à Sophie. — Les destins ont marqué votre place auprès de la comtesse de Hainault. — Dites qu'ils y ont creusé ma tombe. Je l'accompagnerai dans ses états, je l'aiderai à les conquérir, oui je chercherai les hasards, j'y trouverai peut-être la mort, mais si la fortune qui m'a toujours été contraire l'éloigne de moi, je vous l'ai déjà dit, je l'ai dit à elle-même, dès qu'elle sera rétablie dans tous ses droits, je la quitterai pour jamais. J'irai sur le bord du lac, j'irai retrouver les restes précieux de mon épouse et j'attendrai sur sa tombe,

la fin de mes douleurs. — Croyez-vous, mon cher Rodolphe, remplir les vœux de celle qui vous aima assez pour se sacrifier à votre gloire? — Sophie fut entraînée par l'exaltation de la vertu, mais elle n'a pas connu mon cœur, elle n'a pas senti qu'en s'arrachant à moi, elle m'enlevait la plus chère partie de moi-même, et me rendait incapable de remplir d'autres devoirs, que ceux que m'imposerait l'amour au désespoir; oui, si Sophie eût vécu et qu'elle m'eût ordonné de vivre loin d'elle, j'aurais pu.... — Non cher Rodolphe, vous ne connaissez pas le cœur humain, si vous saviez Sophie vivante, vous n'auriez pu résister à une aussi longue absence, et croyez-en mon expérience, vous eussiez été plus malheureux. — Plus malheureux

que par la mort de Sophie? — Oui, mon ami, plus malheureux, car, comptez-vous pour rien la jalousie qui vous aurait dévoré sans cesse? vous auriez vu Sophie cédant aux importunités de ses parens, qui l'auraient pressé de leur donner un fils dans l'époux qu'ils auraient choisi, sa mort assure votre possession, et l'homme est tellement personnel, qu'il ne connaît point de malheurs comparables à celui qui lui arracherait l'objet de ses desirs, pour le transmetre à un autre. Oui, Rodolphe, Sophie expirant pour vous est une idée moins déchirante, que Sophie trahissant ses sermens, pour couronner un rival heureux. Je sentis qu'Alfibras me donnait une idée d'un malheur qui ne s'était jamais présenté à mon imagination, et

qui peut-être, m'eût presqu'autant fait de mal que la mort de mon amie. Mais je n'en tirai d'autre conséquence, si non que nous n'avions qu'une manière d'être heureux, et que nous en avions mille de souffrir.

D'autres fois il dissertait avec Julian sur les jouissances des sens et prétendait que celles de l'âme l'emportaient infiniment, que le sentiment dont elles étaient la source ne craignait ni l'absence, ni la mort qui fixe en quelque sorte la mobilité du temps. — Sophie, me disait-il, sera toujours pour vous belle et sensible; jamais vous n'aurez à redouter, ni altération dans ses traits, ni affaiblissement dans son amour; certain de la retrouver un jour, rien ne vous empêche de vous livrer aux plus douces illu-

sions, qui même n'en sont point; car il est certain qu'aucune de vos actions, je dis plus, de vos pensées, ne lui sont cachées; elle répond à votre amour avec plus de tendresse, que lorsqu'elle vous avouait, en tremblant, votre victoire; l'âme dégagée des sens est bien plus susceptible de cette flamme céleste à qui seule appartient le nom d'amour. Je l'écoutais avec transport et cherchais à me persuader de la vérité de ses opinions; mais je sentis que tant que l'âme est unie à son enveloppe, elle ne peut jouir de cette pure affection qui n'appartient qu'aux seuls esprits. Je m'étais dit mille fois ce qu'il me disait et je n'en redemandais pas moins ma Sophie à tout ce qui m'environnait; cependant je rendais grâce à son amitié des soins

qu'il se donnait pour calmer ma douleur; Julian, Guy et même Charlemont ne négligeaient rien pour parvenir au même but et y parvenaient encore moins. Julian me parlait sans cesse du malheur d'aimer sans l'être; je lui répondais : il est plus cruel mille fois d'avoir causé la mort de celle qui nous aimait. Guy trouvait que j'avais mille moyens de consolation dans l'amour de la comtesse et dans l'honneur et la gloire qui m'attendaient, et ma réponse était toujours la même. — Madame de Hainault, lui disais-je, est belle et riche, elle me destine de vastes états; mais si vous aviez vu ma Sophie, vous sauriez qu'auprès d'elle tout eût été pour moi une source de bonheur, et que l'ayant perdu, gloire, grandeur et richesses

ne sont rien, et que le plus grand supplice est d'être aimé d'une femme qui ne nous inspire qu'un froid respect. Charlemont n'avait aucune idée de l'amour, il ne concevait pas que l'on pût regretter plus de huit jours une maîtresse; il m'engageait à profiter des bontés de sa tante et à jouir de la vie : je haussais les épaules et je ne répondais rien. Pour la comtesse, elle ne voulait point s'apercevoir de mon indifférence, elle m'accablait des soins les plus touchans et ne laissait échapper aucune occasion de me dire les choses les plus tendres, sans jamais se rebuter de mon extrême froideur, elle ne me faisait pas le moindre reproche et attendait tout du temps.

Enfin, celui du départ arriva, les adieux furent touchans, ceux

qui avaient demandé à rester, quelqu'avantageux que fut leur établissement, étaient prêts à l'abandonner pour suivre leur dame, et ceux qui devaient passer les mers avec nous sentaient moins la gloire qui les attendait, que la douleur de quitter pour jamais leurs parens, leurs amis et le pays qui les avait vu naître la plupart. On eut toute les peines du monde à les séparer et ce ne fut qu'en promettant aux uns et aux autres qu'on entretiendrait une correspondance exacte, que l'on y parvint. On signa un traité d'alliance, et ces deux peuples qui allaient avoir trois mille lieues entr'eux, ne s'en flattaient pas moins de conserver des relations directes.

Guy voulait nous accompagner jusqu'aux confins de la Perse; mais

Alfibras lui fit sentir qu'une république naissante avait besoin de son chef et qu'une trop longue absence préjudicierait à sa prospérité. — Vous viendrez, dit la comtesse, jusqu'à la cabane que Rodolphe a si long-temps habitée; car il doit se rappeler qu'il y a laissé un manuscrit que je serais bien aise d'avoir; d'ailleurs ces lieux qui lui ont été chers et dont le voisinage m'a procuré le bonheur de le voir, ne peuvent m'être indifférens. Je ne me souvenais plus d'avoir parlé de ce manuscrit; mais je ne fus pas fâché que le désir de l'avoir l'engageât à prendre cette route; je sentais que je reverrais avec une sorte de douceur une habitation où j'avais passé des jours sinon heureux, au moins tranquilles. D'ailleurs je me promettais quel-

qui avaient demandé à rester, quelqu'avantageux que fut leur établissement, étaient prêts à l'abandonner pour suivre leur dame, et ceux qui devaient passer les mers avec nous sentaient moins la gloire qui les attendait, que la douleur de quitter pour jamais leurs parens, leurs amis et le pays qui les avait vu naître la plupart. On eut toute les peines du monde à les séparer et ce ne fut qu'en promettant aux uns et aux autres qu'on entretiendrait une correspondance exacte, que l'on y parvint. On signa un traité d'alliance, et ces deux peuples qui allaient avoir trois mille lieues entr'eux, ne s'en flattaient pas moins de conserver des relations directes.

Guy voulait nous accompagner jusqu'aux confins de la Perse; mais

Alfibras lui fit sentir qu'une république naissante avait besoin de son chef et qu'une trop longue absence préjudicierait à sa prospérité.
— Vous viendrez, dit la comtesse, jusqu'à la cabane que Rodolphe a si long-temps habitée; car il doit se rappeler qu'il y a laissé un manuscrit que je serais bien aise d'avoir; d'ailleurs ces lieux qui lui ont été chers et dont le voisinage m'a procuré le bonheur de le voir, ne peuvent m'être indifférens. Je ne me souvenais plus d'avoir parlé de ce manuscrit; mais je ne fus pas fâché que le desir de l'avoir l'engageât à prendre cette route; je sentais que je reverrais avec une sorte de douceur une habitation où j'avais passé des jours sinon heureux, au moins tranquilles. D'ailleurs je me promettais quel-

qu'adoucissemens à mes peines, en pouvant répandre des larmes sur les froides dépouilles d'Alcander, de cet ami dont l'âme avait conservé, malgré la vieillesse, la plus douce sensibilité; je me disais : il m'entendra, et accoutumé par ma triste situation à n'avoir d'autre société qu'avec les ombres plaintives, je me plaisais à penser que celle d'Alcander, errante dans ces vergers, répondrait à mes soupirs.

CHAPITRE V.

Départ de la contrée de la Discrétion, arrivée à la cabane d'Alcander.

Tout étant prêt pour le départ on se mit en marche ; la comtesse, Alfibras, Zéphira et la mère de

Félix, montèrent dans un superbe char, attelé de six chevaux blancs à tous crins, dont les harnois de velours bleu étaient attachés avec des boucles de pierreries. Je commandais l'escorte qui était de deux cents hommes à cheval, Julian était mon lieutenant, Félix que j'avais nommé mon secrétaire, avant de quitter la contrée, me suivait. Venait ensuite un grand nombre de chariots couverts, sur lesquels étaient les femmes, les jeunes filles et tous les enfans au-dessous de sept ans. Huit cents hommes, armés de lances, bordaient la haie, puis tous les jeunes garçons depuis sept ans jusqu'à quinze, et la marche était fermée par deux cents archers à cheval que Charlemont commandait.

Guy s'était placé à l'avant-garde

entre Julian et moi; quand nous eûmes quitté la grande route d'Hispahan, nous en suivîmes une moins fréquentée, que je reconnus parfaitement, et qui descendait dans un vallon couronné de bananiers; mais nous avions encore plus de trois lieues à faire avant d'arriver à la cabane. On était parti avant le jour, et comme nous n'allions qu'au pas, nous n'avions pu éviter la grande ardeur du soleil qui, dans ce pays, est presque toujours insupportable. On proposa donc de s'arrêter pour donner aux chevaux le temps de reprendre haleine; nous mîmes pied à terre, et ayant fait distribuer des vivres, on fit un repas tel que des voyageurs pouvaient le desirer. Puis chacun se coucha sur l'herbe et se livra au sommeil.

Pour moi, je n'en connaissais plus les douceurs, et si mes yeux appésantis par la fatigue, se fermaient quelques instans, des songes douloureux troublaient mon repos; j'appelais Sophie à grands cris. La comtesse entendit ces tristes accens et me dit : — Rodolphe, rien n'adoucira donc la douleur qui vous tue? — Rien, rien, madame, puisque vos bontés ne peuvent y parvenir, pardonnez aux mouvemens involontaires qui vous ont peint le désordre de ce cœur déchiré; éveillé, je me contrains; mais dans les bras du sommeil, je ne puis être maître de moi. — Hélas! je vous le pardonne, vous le savez bien; mais je ne puis qu'être vivement affligé de votre douleur. — Elle est sans remède, ainsi n'en cherchez pas.

Partons, dit Alfibras, pour arriver à la cabane avant la nuit, la princesse remonta sur son char, et la colonne se mit en marche. Nous avions fait plus de trois milles et je découvrais le verger que mon ami avait planté, j'aperçus un troupeau de chèvres plus nombreux que celui que j'y avais laissé, ce qui me fit penser qu'un nouvel hôte habitait ce toît solitaire. Sûrement, dis-je à Julian et à Guy, un infortuné réside dans cette cabane; s'il y voit arriver une si grande multitude il sera effrayé et nous ne pourrons nous faire entendre; je croirais qu'il faudrait que la caravane fît halte avant d'arriver à l'entrée du vallon. La comtesse, ses femmes, Alfibras, les deux frères, Guy et moi pourrions pénétrer dans cette retraite,

sans alarmer ceux qui l'habitent. — Si c'étaient des voleurs, dit Julian, qui s'y fusseut retirés? — Je ne le crois pas, le verger est trop bien cultivé: l'homme vicieux néglige un travail utile, et celui qui tire sa subsistance des biens de la terre n'est jamais nuisible. Il nous est cependant facile de nous garantir de toute surprise, cinquante des nôtres peuvent s'avancer jusqu'à l'entrée du vallon, pour nous prêter secours au moindre signal. Guy et Julian approuvèrent ce plan; nous en fîmes part à la comtesse qui y consentit. Charlemont laissa le commandement de l'arrière-garde à son lieutenant, et vint nous joindre, tant, disait-il, il avait de desir de voir cette cabane si fameuse dans mon histoire.

CHAPITRE VI.

Rencontre imprévue.

Nous approchâmes en silence du vallon, et nous n'y avions pas fait cent pas, que nous y aperçûmes une femme vêtue de blanc, d'une taille élégante. Une femme, dit Charlemont? et de la meilleure tournure; oh! ceci est trop aimable, c'est une aventure; chevaliers, qui de nous la tentera? — Je vous la cède, dis-je. — Et moi aussi, dit Julian. — Eh! bien, reprit Charlemont, ce sera donc entre Guy et moi? elle me convient mieux qu'à vous, puisque je reste dans le pays. — Je crois le contraire, dit Charlemont. Et tandis qu'ils se disputaient ainsi l'incon-

nue, elle nous aperçut et se mit à courir de toutes ses forces vers l'entrée de la cabane, dont nous l'entendîmes fermer la porte.

Guy, qui tout mort qu'il avait été pendant quinze ans, n'en conservait pas moins toute la chaleur de la vie, avait été subitement frappé des charmes de la belle fugitive; car son imagination très-inflammable lui fit croire à l'instant qu'une femme aussi bien faite ne pouvait qu'être un modèle de beauté.

Il saute de son cheval, et traversant rapidement le verger, arrive en une minute à la porte; Charlemont court après lui et le rejoint presqu'aussitôt. Guy frappe et dit à celle qui s'était enfermée, les choses les plus galantes, et Charlemont les plus lestes; mais

comme l'un et l'autre parlaient français, ils n'étaient pas entendus, ce qui les désolait. Ils revinrent près de moi, et me supplièrent de les accompagner. Je savais plusieurs langues; ils pensèrent que je pourrais obtenir que la belle recluse ouvrît. Je les suivis donc et imaginant que cette femme ne pouvait être venue de loin dans ce lieu sauvage, j'essayai de lui parler persan; à peine avais-je prononcé un mot que je l'entendis s'écrier, dans la même langue: Dieux! est ce un songe? Cette voix ne m'était pas inconnue, sans cependant en avoir une idée bien distincte; je redoublai d'instances, pour que l'on nous permît d'entrer; on céda enfin à mes prières. Ciel! c'est lui! et elle tombe à mes pieds sans connaissance. Guy s'em-

presse à la rendre à la vie. Charlemont dit : il me paraît que la belle vous connaît et je m'étonnais bien aussi de votre long séjour dans cette retraite ; si vous aviez de semblables compagnons, je ne vous plains pas, mon cher..... Je la considérais avec une surprise extrême : son évanouissement, les traces d'une profonde douleur paraissaient avoir altéré ses traits, qui n'en conservaient pas moins le caractère de la plus grande beauté. Une seule femme au monde m'avait paru aussi belle ; mais comment croire que ce fût elle..... ; cependant elle me connaissait, ma vue inattendue l'avait privée de ses sens ; enfin plus je la considérais, moins je pouvais méconnaître Zulima, cette reine si belle, et dont la passion avait

pensé m'être si funeste. Mais je ne pouvais comprendre comment je la retrouvais seule et dans ce désert.

Tandis que j'étais occupé de cette étonnante rencontre, la comtesse était descendue de son char, elle était accompagnée de Julian et d'Alfibras, ils arrivèrent à la cabane, je demandai à ce dernier, en danois, si je ne me trompais pas et si c'était la reine de Perse, que je savais qu'il avait vue autre fois en Géorgie et à Hispahan. — C'est elle-même, me répondit-il, et la situation où vous la trouvez, est une preuve de la vicissitude des choses humaines. Zephira, la mère de Félix, et la comtesse même s'empressent de la faire revenir de l'état d'anéantissement total où elle était plongée, on la porta

sur le même lit où j'avais passé tant de nuits solitaires, et Alfibras lui donna tous les secours de la médecine. Toute belle qu'elle était, je ne pouvais la considérer sans une espèce d'horreur, sa conduite avec moi avait tous les caractères de la cruauté, mais quoique je ne pusse regarder sa mort comme un malheur pour l'espèce humaine, que ses vices dégradaient, je n'engageai pas moins la comtesse, à qui je la nommai, de lui continuer les soins que son état exigeait. Guy était au désespoir qu'ils eussent aussi peu de succès. Charlemont prétendait qu'il l'aurait bientôt guérie.

Mais moi qui ne pouvais lui être bon à rien, je profitai de l'instant où tout était occupé auprès de Zulima, pour me rendre au tombeau

de celui que je regardais comme mon père. J'arrivai à la grotte où j'avais déposé ses restes précieux, je la trouvai comme je l'avais laissée, mais ce qui m'étonna le plus, fut d'y voir des guirlandes de cyprès et des fleurs qui paraissaient nouvellement jettées sur sa tombe, on y avait aussi posé une cassolette où il paraissait qu'on avait brûlé des parfums. Qui peut prendre ces soins, disais-je en moi-même... Serait-ce Zulima, mais je ne lui ai jamais parlé d'Alcander, et Isouf aura respecté le secret de son ami... J'oubliai tous ces objets, pour ne m'occuper qne de celui, qui comme ma Sophie, reposait dans le sein de la divinité. O toi, dis-je, à qui j'ai dû de supporter la vie, tu ne prévoyais pas qu'en fortifiant mon âme elle serait réservée à des

maux si cruels, ah ! que ne puis-je, comme toi, souffrir avec constance les arrêts du sort ! Comme moi, tu fus séparé de l'ojet de ta tendresse, mais tu étais parvenu à cet âge où les passions ont perdu leur empire ; ta Zirva avait pendant de longues années comblé tous tes vœux, et tu pouvais croire qu'il ne te restait que peu de temps à être séparé d'elle, et moi, j'ai à peine atteint le tiers de la vie. Ah ! tu n'aurais pu supporter l'idée d'un demi-siècle de douleur. . . Mais pourquoi vivre, quand on peut mourir... Je devais finir ma carrière dans cette retraite, ce tombeau devait être le mien : ô mon ami, puisque les Dieux m'y ont ramené, laisse-moi dormir près de toi. O ombre de ma Sophie, viens habiter ce tombeau ; il est moins

somptueux que celui qu'on t'a élevé dans ta patrie, mais tu y trouveras les cendres d'un sage, et celles de ton amant. Je m'appuye contre la tombe, et tirant mon épée, j'allais m'en frapper, quand une main invisible arrête mon bras, des accens plaintifs se font entendre, la terre s'émeut sous mes pieds. Frappé de ces prodiges, et n'osant m'opposer au décret du destin, j'abandonne mes funestes projets. et tombant à genoux près le cercueil de mon ami, je recueillis les puissances de mon âme, et me soumettant à mon triste sort, je lui promis d'imiter sa constance et de supporter la vie : le silence et la paix revinrent habiter ces lieux funèbres dont je m'éloignai, pénétré du plus profond respect.

Je retournai dans le verger, où je

revis avec plaisir les arbres qu'Alcander avait plantés, et que nous avions cultivé avec tant de soins. Quelqu'opprimé que l'on soit par le malheur, les jouissances simples de la campagne semblent en quelque sorte l'alléger. Je me disais, si ma Sophie était ici elle s'y trouverait heureuse. Ces sites ont une teinte mélancolique qui convient aux cœurs sensibles; mais comment se peut-il que je retrouve cette femme qui n'a pas craint de me livrer à la mort, parce que je n'ai pas voulu répondre à sa flamme adultère, et toi, ma Sophie, je ne te reverrai jamais. Amant infortuné qui gémis de l'absence, que l'événement le plus cruel a séparé de votre amie, si elle vit encore, vous ne connaissez pas ce que c'est que souffrir, l'espérance

essuye vos pleurs, elle vous berce de ses songes enchanteurs, mais moi je suis seul dans la nature, j'y suis pour jamais...

J'étais plongé dans ces tristes réflexions, lorsque Guy vint m'en tirer pour me parler de cette belle inconnue avec l'enthousiasme d'un amant. Elle a repris ses sens, ses yeux se sont ouverts ; ah ! mon ami, qu'elle est belle.—Oui répondis-je, très froidement. — Comment pouvez-vous répondre avec cette indifférence, mais rien n'est si beau dans la nature. — Il y a long-temps que je le sais. — Vous la connaissez, où l'avez-vous vue, dites-moi qui elle est, quel bonheur vous l'a fait rencontrer.... Mais vous ne me répondez point, que dois-je augurer de votre silence, comment depuis six mois, ne

m'en avez-vous pas parlé, comment avez-vous été attaché au char de la comtesse, comment avez-vous aimé celle que vous pleurez? Dès que vous avez vu cette femme, que dis-je? cet ange, vous n'avez pu la voir sans en être éperdument amoureux... Ah! si vous l'aimiez encore, Dieux si vous étiez mon rival, parlez je vous en conjure... — Vous ne m'en laissez pas le temps, vos questions se succèdent tellement, qu'il est impossible de trouver l'instant d'y répondre, cependant je commencerai par la dernière, je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais; quant au lieu où je l'ai vue, c'est son secret et non le mien. — Mais dites-moi au moins si elle est libre? — Je n'en sais rien. — En seriez-vous aimé? — Je ne suis pas assez fat

pour le croire. — Mais qui a pu la faire évanouir quand elle vous a apperçu.—Des souvenirs.—Quels sont-ils.—Je vous l'ai déjà dit, c'est son secret et non pas le mien. Je repris le chemin de la cabane, Alfibras vint à notre rencontre, je priai Guy de m'excuser, si je ne rentrais pas avec lui, parce qu'il était nécessaire que j'eusse une conversation particulière avec Alfibras. — J'entends, seigneur Rodolphe, dit Guy, je serais bien fâché d'être importun, mais dans un autre moment, nous nous expliquerons. Il rentra chez Zulima.

CHAPITRE VII.

Combat.

J'étais impatient de me trouver

seul avec notre sage ; celui-ci me raconta tout ce qui s'était passé pendant mon absence. A peine, me dit-il, eut-elle repris ses sens, que me reconnaissant, elle me fit signe d'approcher de son lit : est-il bien vrai, me dit-elle, que ce soit Rodolphe ? Ah ! ne trompez pas un cœur déchiré par les plus cruels remords... Je l'assurai que c'était vous-même. Alors levant les mains au ciel. — Graces te soient rendues, arbitre souverain de nos destinées, puisque tu as conservé la vie du plus beau, du plus sage, et du plus vertueux des hommes : mais qu'il doit me haïr. Vous savez sûrement,.. Elle s'arrêta, baissa les yeux. — Je sais tout, Madame, mais je ne crois pas son âme susceptible de haine. — Ah ! qu'il daigne m'entendre, je vous supplie au

nom de ce qui vous est le plus cher, de l'engager à m'accorder cette grace... Je lui ai promis — Et que pourra-t-elle me dire pour se justifier, n'importe, assurez-la que je ne la hais point, et que je consens à lui donner les moyens de justifiier sa bizarre conduite à mon égard, dès qu'elle le desire. Je vais donner l'ordre à la caravane d'entrer dans ce vallon, et d'y déployer les tentes.

Je remontai à cheval avec Julian qui m'attendait. Quelle est donc cette femme, me dit-il. Si je n'adorais la comtesse, elle subjuguerait mon cœur. — C'est, il est vrai, lui répondis-je, ce que la nature a fait de plus beau, mais je plaindrais celui qui pourrait s'attacher à elle, je crois qu'elle vous racontera des aventures bien ex-

traordinaires. Je l'ai connue à Hispahan, avant d'avoir été admis dans le palais de la Discrétion. Je l'engageai d'empêcher son frère de s'occuper d'elle, comme il y paraissait disposé. — Quant à Guy, ajoutai-je, il est toujours amoureux de toutes les femmes qu'il rencontre, et croit que c'est toujours pour la première fois... C'est sa voisine, cela lui convient, mais il serait fâcheux que Charlemont qui n'a jamais aimé, perdît avec elle une indifférence qui lui convient à merveille. — Ah ! je ne crois pas qu'il y pense sérieusement. Mon frère ne regarde les femmes que comme des moyens de plaisir, et la moindre résistance le rebute bientôt. — Tant mieux, pour ce moment ci. Nous trouvâmes nos gens très-empressés à

descendre dans le vallon pour s'y reposer, le camp s'établit, je plaçai des sentinelles à l'entrée, d'autres à la porte du verger, afin que personne, et sur-tout les enfans n'en approchassent pas.

Quand je fus assuré que tout était en ordre, je revins à la cabane. Dès que Zulima me vit entrer, elle voulut se lever de son lit, je m'en approchai aussi-tôt pour l'en empêcher, et lui demandai si elle se trouvait mieux. — Oui, depuis que j'ai l'espoir de me justifier. — Ah! je vous en dispense, Madame, je ne me souviens de rien de tout ce qui s'est passé, je vous supplie d'en faire autant. — Non, non je me justifierai, puisque le ciel a permis que je vous retrouve, mon cher Rodolphe, il faut que vous connaissiez ce cœur qui vous a pa-

ru cruel, mais qui fut entraîné par la plus violente passion, d'ailleurs j'ai promis à la comtesse de Hainault, le récit de mes fautes et de mes malheurs. Je le ferai avec une sincérité et un repentir, qui jespère, mériteront votre indulgence... Et voyant qu'elle était encore dans une agitation qui pouvait la faire retomber dans l'état dangereux dont on avait eu tant de peine à la faire revenir, j'engageai la comtesse à exiger de Zulima qu'elle ne se fatiguerait pas, le soir même, à nous instruire des causes de sa conduite envers moi.— Demain, ajoutai je, il en sera temps. — Demain vous partez avant l'aurore. — Nous resterons toute la journée, reprit madame de Hainault, et vous aurez le loisir de nous raconter tout ce qui vous in-

téresse ; je ne pourrais me résoudre à vous abandonner dans la situation où vous êtes. — Quelle bouté, madame ; comment vous exprimer ma reconnaissance ! — Rodolphe, y consentez-vous?—Je suis aux ordres de madame la comtesse, et je m'estimerai heureux si nous pouvons adoucir les coups du sort qui vous ont contraint à quitter la grandeur suprême pour venir chercher un asile dans ces tristes lieux. — Rien ne m'y a forcé, mon cher Rodolphe, que la douleur de vous avoir perdu ; mais je vous revois, et je suis délivré des plus affreux remords, je puis encore supporter la vie. En disant ces mots, ses yeux prirent l'expression la plus douce, sans rien perdre d'une langueur modeste, qui la rendait plus touchante, ce

qui, pour tout autre que moi, aurait été dangereux.

Pendant cette conversation, qui ne m'avait fait éprouver qu'un mouvement de pitié, je n'avais pas fait attention que Guy nous observait, et que la jalousie la plus envenimée éclatait dans tous ses traits. Je m'éloignai du lit de Zulima pour joindre la comtesse et Alfibras qui étaient assis au fond de la chambre, en passant devant Guy, qui était debout, les yeux fixés sur Zulima, il me prit la main et me la serra avec la plus grande force. — Ne croyez pas, me dit-il, vous jouer de mes sentimens pour Zulima? Sortons. — Sortons, repris-je, avec le plus grand sang-froid, en m'arrachant la vie, vous me rendrez un service bien plus important que celui que

j'ai été assez heureux de vous rendre en vous y rappelant. Ces mots, qui auraient dû le faire rentrer en lui-même, semblèrent accroître sa fureur. — Je sais, dit-il, ce que je vous dois, mais vous m'outragez, vous me bravez, je ne vois plus en vous mon bienfaiteur, mais un rival odieux. Quand nous fûmes dans le verger, j'essayai encore de le calmer, moins pour moi, que pour lui épargner un crime. — Je ne suis point votre rival, si je l'étais, mes droits seraient plus anciens que les vôtres, mais je n'en ai point, et si j'en avais, je vous les céderais; il ne m'entendit point, et mettant l'épée à la main, il fondit sur moi.

Je me mets en garde, et me défends sans l'attaquer; pour lui, la rage l'aveuglait, il se précipi-

tait sur mon fer, croyant me percer du sien. Je rompais sans cesse la mesure, et n'étais occupé que de ne pas lui porter des coups mortels; cependant son sang coulait déjà, et il n'en était que plus acharné au combat, lorsqu'Alfibras accourut et nous sépara. Que faites-vous, ô ciel, s'écria-t-il!— Il l'a voulu: autant mourir ici qu'en Norwège. Notre digne ami parla à Guy avec cette autorité que donne un mérite supérieur, et le força de convenir de ses torts; mais il ne pouvait comprendre d'où venait l'intérêt si tendre que Zulima me témoignait. — Vous le saurez, mon cher Guy, lui dis-je, en lui tendant la main, et vous verrez, quand elle aura fini le récit de ses aventures, s'il est possible que je l'aime. D'ici à demain

moderez-vous.... La comtesse, qui avait entendu quelque bruit, accourut; Guy fut extrêmement embarrassé en sa présence, et tâchant de dissimuler son trouble, il demanda de retourner au camp, où Alfibras l'accompagna pour panser ses blessures, que j'étais bien assuré n'être point dangereuses. La comtesse exigea que je lui rendisse compte du sujet de la querelle; elle frémit du danger que j'avais couru, et me supplia de ne pas aller au camp. — Je n'irai point, madame, je ne cherche point à rendre Guy coupable; lorsqu'il saura qui est Zulima, il rougira de m'avoir aussi inutilement provoqué; cependant celle-ci, Julian et Charlemont sortirent tous de la cabane. La reine de Perse voyant Guy s'éloigner,

ne douta plus que nous venions de nous battre. — Dieux! dit-elle, seriez-vous blessé..... et elle était si tremblante, qu'elle pensa tomber dans les bras de Zéphira, qui l'avait aidé à venir nous joindre. — Qu'est-ce donc, dit Charlemont, à qui en a-t-il notre ami? ce n'était pas avec vous qu'il devait se battre, vous qui ne lui disputez rien, à la bonne heure s'il m'avait cherché querelle. — Julian dit: c'est qu'il ne te croit pas dangereux. — Mais tout comme un autre. — Mon Dieu, je m'entends!... On rentra, la comtesse contraignit Zulima de se remettre sur son lit. — C'est donc encore moi, me dit-elle, avec la plus grande émotion, qui ai mis vos jours en danger, est-il possible qu'en vous adorant, j'expose toujours une vie qui m'est

plus chère que la mienne.— Pour cette fois, madame, vous n'avez aucun reproche à vous faire, vous n'êtes pas maîtresse de l'impression que fait votre beauté. — Hélas! je la compte pour bien peu de chose, puisqu'elle n'a pu.....
Elle s'arrêta et rougit.

Lorsqu'Alfibras fut de retour, on soupa auprès du lit de Zulima. Charlemont, délivré de la présence de son rival, essaya tout ce que l'esprit et la gaîté ont de plus aimable, pour plaire à Zulima, qui n'eut pas l'air de l'entendre; cependant il était d'une figure charmante, et tout en lui peignait le plaisir. J'étais étonné que la reine de Perse, que je n'avais regardée que comme une femme voluptueuse, fût aussi insensible à son hommage, qu'elle le parais-

sait à celui de Guy. Quoi, me disais-je ; je suis donc le seul qui lui ai inspiré une passion si vive? mais à quoi lui servira-t-elle? si j'ai pu sacrifier à mes sermens l'impression qu'elle faisait alors sur mes sens, jusqu'à préférer la mort aux plus douces jouissances, pourra-t-elle se flatter d'obtenir même une seule pensée de celui qui ne vit que pour la douleur? Julian était aussi insensible que moi aux charmes de cette belle femme: le véritable amour voile les attraits de tout ce qui n'est pas l'objet qui l'inspire.

Après le souper nous laissâmes les dames se coucher et nous nous retirâmes.

CHAPITRE VIII.

Zulima se justifie.

Les premiers rayons du soleil nous remirent dans le verger, où nous vîmes Zulima apporter, dans de grands vases de porcelaine, du lait et de la crème de ses chèvres; elle les posa sur une table de marbre blanc que j'avais fait placer autrefois, où étaient déjà des fleurs qui couronnaient les plus beaux fruits du monde; elle avait autant de grâce dans ces rustiques occupations, que dans les brillantes cérémonies de sa cour. La comtesse et ses femmes se rendirent dans le verger, Julian, qui ne perdait aucune occasion de voir la dame de ses pensées, l'y attendait depuis

long-temps ; Charlemont y vint en chantant ; Guy nous y joignit, il était pâle et abattu, Alfibras lui avait appris qui était Zulima ; il jugea de la conduite qu'il avait eu envers moi d'après celle de la reine, dont il ne craignait plus que je fusse amoureux ; j'allai à lui, l'embrassai et lui demandai comment il se portait. — Bien, si mon cœur ne se faisait pas de cruels reproches. — Soyez aussi indulgent avec vous, repris-je, que je le suis moi-même, n'en parlons plus et soyez sûr qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous assurer la possession de Zulima, si vous le desirez encore lorsque vous saurez les étonnans détails de son histoire. — Hélas ! j'en sais assez pour mourir de regret d'avoir attenté aux jours de celui qui a sauvé les miens......

Mais tout ce que je pourrais apprendre encore ne me guérira pas d'une passion qui fera le destin de ma vie.

Ces derniers mots furent entendus de la reine de Perse, et je ne remarquai sur sa physionomie ni peine ni plaisir; son âme, toute entière au desir de regagner mon estime, était fermée à tout autre sentiment. Enfin nous nous assîmes sur un banc de gazon, ombragé des bananiers qu'Alcander avait planté pour le garantir des ardeurs du midi. Lorsque, près de ce digne ami, j'écoutais le récit de ses aventures, ou qu'il fortifiait mon âme affaisée par la crainte, je ne me doutais pas qu'un jour je m'y reposerais entre une des plus grandes dames de l'Europe et la plus puissante reine de l'Asie; que

toutes deux, plus belles qu'aucunes femmes de l'Univers, m'y donneraient les preuves les plus touchantes de leur amour, tandis que mon cœur, loin d'y être sensible, offrirait tous ses vœux aux cendres inanimées d'une jeune fille qui n'avait d'autre éclat que celui des grâces naïves jointes aux vertus les plus sublimes.

Quand Zulima nous eut offert à tous des fruits et du laitage, elle appuya son coude sur la table et posant sa tête dans sa main, dont elle tenait un mouchoir de mousseline qui la dérobait entièrement à nos regards, elle commença en langue grecque que nous entendions tous le récit de ses infortunes.

CHAPITRE IX.

Histoire de la reine de Perse.

La Géorgie m'a vû naître, et le destin, qui voulait que je fusse la plus infortunée des mortelles, me donna des attraits supérieurs aux plus belles femmes de mon pays, qui passeraient pour les plus superbes femmes du monde, si madame la comtesse de Hainault ne prouvait pas que la contrée où elle a reçu le jour nous dispute ce frivole avantage. Qu'il m'a coûté cher! et qu'il m'eût bien mieux valu être confondue dans la foule de mes compagnes! On mit à mes charmes un prix si exorbitant, qu'il n'y avait qu'un souverain qui pût les obtenir; ce fut le sofi qui

eut ce triste honneur, il me vit et m'idolâtra ; je ne répondis à ses transports qu'avec la plus extrême indifférence ; que dis-je? j'osai même lui résister, et je lui assurai que ma mort suivrait l'instant où il abuserait de ses droits. Cet obstacle, inconnu dans nos climats, irrita ses desirs ; il conçut une haute idée d'une femme qui s'estimait assez pour ne reconnaître d'autres droits que ceux que l'amour peut donner ; il ressentit bientôt pour moi la tendresse la plus vive, et, aimant mieux souffrir tous les tourmens que de s'exposer à me perdre, il n'attendit plus que du temps, de sa constance et des soins les plus recherchés, le bonheur de me plaire. Il me fit déclarer reine, et en partageant son trône avec moi, il m'en

laissa toute la puissance. Le sérail fut entièrement sous mes lois, il ne se fit plus rien dans l'empire que par mes ordres. J'ose dire que je n'en abusai point, et qu'un seul mortel au monde peut m'accuser d'injustice et de cruauté, et ce mortel est le seul dans l'Univers dont j'aurais voulu mériter et l'amour et l'estime; mais n'anticipons pas sur les faits.

Le sofi ne se lassait pas de me donner des marques de son amour; mais mon indifférence se changeait en haine, dès qu'il voulait se permettre les plus innocentes caresses; il s'exila pour quelque temps de son palais et crut que l'absence, si fatale aux amans heureux, serait un moyen de le devenir; il me laissa le grand sceau de l'état et partit pour se mettre à la tête de ses ar-

mées, m'assurant que je ne le reverrais, que lorsque je le rappellerais : il me le jura par le prophéte et partit.

Son absence soulagea mon cœur d'un poids énorme, je ne pouvais m'empêcher de l'estimer, j'aurais voulu qu'il eût cessé d'avoir de l'amour pour moi et alors rien n'aurait égalé mon amitié et ma reconnaissance. Je profitai de la liberté qu'il me donnait, sans toutefois choquer les usages reçus.

J'allais quelques fois à la mosquée. — Un jour je m'y rendis, ce fut là que je vis un homme, que dis-je ! un Dieu ; c'était Mars pour la fierté, Apollon pour la beauté et la régularité de ses traits; des yeux bleus où brillaient le feu le plus doux, des sourcils et des paupières d'un noir de jai et un nez

aquilain, une bouche dont les lèvres vermeilles faisaient ressortir la blancheur des plus belles dents que j'aie vues, des cheveux châtains qui tombaient négligemment sur ses épaules; son teint avait été bruni par les ardeurs du soleil, mais il n'en paraissait avoir que la peau plus fine. Quelle jambe! quelle taille! enfin c'était la réunion de toutes les perfections, c'était Rodolphe. Je demeurai interdite à sa vue, un feu, que je ne connaissais pas, circulait dans mes veines, mon cœur palpita pour la première fois d'amour et de plaisir; j'oubliai un instant que j'étais sous le joug de l'hymen et mon premier mouvement fut de vouloir m'informer quel pouvait être ce bel inconnu; mais me rappelant aussitôt mes devoirs, la reconnaissance

que je devais au sofi, et réfléchissant aux dangers auxquels je m'exposais, je pris la résolution de bannir son image de mon esprit; ce fut inutilement, elle revenait sans cesse allumer dans mon cœur l'amour le plus ardent. Elle raconta tout ce qu'elle m'avait dit des causes qui avaient augmenté cette fatale passion.

Elle ajouta : j'étais loin cependant, malgré les chagrins que mon amour me causait, de me livrer à une oisive mollesse, je travaillais tous les jours avec les ministres, et si le sofi, par sa valeur, reculait les bornes de ses états, mes soins augmentaient sa puissance en assurant le bonheur de ses peuples. J'entretenais avec lui la correspondance la plus suivie, ses lettres me peignaient toujours sa tendresse, les

miennes ne contenaient que des détails de tout ce qui se passait dans l'intérieur de son empire; car j'étais moins disposée que jamais à répondre à son amour, depuis que j'avais ressenti pour un autre les sentimens qu'il avait cherché en vain à m'inspirer, mais qui ne me rendaient que plus attentive au bonheur des Persans, dont je croyais qu'il faisait partie. Jamais le peuple n'avait été si heureux, j'en appelle à Alfibras qui sait aussi bien que moi les faits que je viens de vous raconter. — Rien de plus vrai, répondit-il, et vous méritiez jusque-là une place brillante dans les fastes de l'Asie. — Oui, jusque-là, reprit tristement Zulima........ Trois ans s'étaient écoulés sans apporter aucun changement à ma situation, et j'aurais,

selon toutes les apparences, résisté sans cesse à cet attrait enchanteur, sans l'événement inopiné qui me procura le triste avantage de m'y livrer. Je ne rappellerai point tout ce qui se passa depuis cet instant, jusqu'à celui qui détruisit pour jamais mon bonheur.

Je pourrais vous dire que je me flattais d'obtenir du sofi un libelle de divorce, de quitter pour toujours le palais et de me retirer avec Rodolphe dans une humble retraite, où je n'aurais vécu que pour l'objet de l'amour le plus tendre. Je m'étais bercée de ces douces illusions la nuit même qui précéda mon malheur. Méprisée, dédaignée par vous, la colère s'empara de mon âme ; j'osai vous donner cette clé fatale ; mais croyez-en l'amour qui brûle encore dans ce cœur infortu-

né, je ne pouvais imaginer que vous en fissiez usage. Je restai plusieurs minutes à vous attendre; cependant les momens s'écoulaient, j'appelle l'odalisque qui avait ma confiance, je lui ordonne d'entrer dans le cabinet où je vous avais laissé; elle me dit que vous n'y étiez pas; je cours, je vole, je trouve la galerie ouverte, je mè précipite au pied de l'escalier, les barbares exécuteurs de mes ordres en descendaient; ils me font entendre par leurs gestes qu'ils les ont remplis; je tombe évanouie à leurs pieds; effrayés ils vont chercher du secours dans l'appartement de mes femmes; elles me transportèrent dans le mien, où je fus trois jours sans donner aucun signe d'existence, enfin les soins perfides de mes

odalisques me rendirent à la lumière et à toutes les horreurs de mon sort. Je ne ne vis plus Fatmé, j'appris qu'étant montée à la tour elle s'était précipitée dans le lac qui la baigne et où je crus que mon cher Rodolphe avait terminé ses jours; on me remit un billet d'elle, cacheté, où elle m'accablait des plus cruels reproches et finissait par m'apprendre ce que je crois inutile de rapporter ici, ce qui me fit éprouver un nouveau genre de supplice. Je demandai mon médecin, on me dit qu'il était parti d'Ispahan le jour même où j'étais tombé malade. Je me vis seule abandonnée, en proie aux plus déchirans remords, certaine de n'avoir pas fait la plus légère impression, tandis..... Je voulais mourir; mais un sentiment

secret m'attachait à la vie; je résolus de vivre pour souffrir: c'était la seule expiation que je pouvais offrir à l'Etre suprême et à son plus bel ouvrage, que ma barbarie avait détruit; mais ne voulant pas rester dans un lieu qui me rappelait mon crime, je pris la résolution de sortir du palais sans sevoir comment je l'exécuterais. Lorsque le ciel ramena Isouf, le sofi, pour récompenser son zèle et la fidélité avec lesquelles il avait rempli les fonctions dont il était chargé, venait de lui accorder la liberté. Je connaissais son attachement pour moi, je ne vis que lui qui pût m'arracher de ces funestes lieux. Mais comment faire l'aveu de mon crime au sensible Isouf? ne devais-je pas croire qu'il ne

verrait plus qu'avec horreur celle qui avait tranché les jours de son libérateur? Aussi je ne me détermi- nai à l'en instruire qu'en lui pré- sentant à la fois ou le moyen de s'en venger, ou celui de me sous- traire à la situation cruelle d'ajou- ter aux remords déchirans le mal- heur de tromper plus long-temps un époux respectable et dont je ne supportais pas l'idée de recevoir des marques de tendresse, tandis que, comme son épouse, je ne méritais que les plus sanglans reproches. Indifférente sur le parti qu'il prendrait, je ne m'occupai plus que de recouvrer assez de forces pour pouvoir exécuter mon projet. Je me prêtai donc aux res- sources que ma jeunesse, la force de ma constitution et l'art des mé-

decins m'offrirent ; en peu de jours je fus en état de sortir de mon appartement.

Isouf s'était présenté plusieurs fois pour me rendre compte de sa dernière mission auprès de mon époux, et je savais qu'il était fort affligé de ce que la maladie dont j'étais attaquée, et dont il ignorait la cause, le privât de me rendre ses respects. Je lui fis dire qu'il pouvait venir dès le soir même, que je serais en état de l'entendre. Il se rendit à mes ordres, je tressaillis à sa vue et je sentis des larmes prêtes à m'échapper ; j'eus cependant assez de force pour commander à ma douleur. Je me levai et m'appuyant sur son bras, je fis signe à mes femmes de ne pas me suivre, nous traversâmes la galerie en silence ; mais au pied

des degrés de la tour mon courage m'abandonna; je sentis fléchir mes genoux sous moi, une sueur froide couvrit mon front. Isouf alarmé de mon état voulut appeler du secours.—Gardez-vous en bien, lui dis-je d'une voie affaiblie, aidez moi seulement à monter au haut de cette tour, c'est là que vous apprendrez le sujet du trouble affreux où vous me voyez; Isouf me prit dans ses bras, m'apporta demi-morte sur l'esplanade; je mesurai de l'œil sa hauteur, contemplai le lac dont les vagues agitées par les vents venaient se briser au pied de la tour; alors m'élevant au-dessus de moi-même, je regarde fixement Isouf, qui troublé de tout ce que je disais, ne pouvait concevoir quelle serait la fin de cet événement. —

Voyez, lui dis je, cet abîme que l'art a creusé pour servir de rempart à ce palais, c'est là que la plus cruelle et cependant la plus tendre des femmes a eu la barbarie de faire précipipiter votre ami, celui qui avait sauvé vos jours, et qui seul pouvait rendre les miens supportables....... Je vous conjure au nom de l'honneur, de l'amitié et de la reconnaissance, ou de m'y plonger vivante ou de fuir avec moi dans quelqu'endroit sauvage où je puisse à jamais pleurer celui que je n'ose nommer. Isouf interdit ne savait si ce qu'il entendait était une vérité ou l'effet du délire. — Il s'écrie enfin, moi vouloir attenter à vos jours..... quelle idée pouvez-vous, madame, avoir conçue de moi...... mais que parlez-vous de Rodolphe, on m'a dit qu'il

était parti peu de jours après le jugement. Au nom de mon inviolable attachement pour vous, daignez vous expliquer plus clairement et rappelez vos esprits qu'un violent chagrin ou que la maladie égarent, et soyez certaine que quelque chose que vous puissiez m'apprendre, rien ne m'empêchera de vous donner jusqu'à la mort les témoignages les plus constans de mon zèle et de mon entier dévouement..... Rassurée par ces paroles, je me trouvai assez de force pour lui faire le récit de mes malheurs, je les terminai en lui répétant ce que je lui avais dit en arrivant sur l'esplanade de la tour..... qu'il était le maître de venger la mort de son ami sur la mienne, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, qu'il pourrait être sorti des états du sofi

avant qu'on en fût instruit, et lui remis un écrin de diamans dont je m'étais muni en quittant mon appartement. Isouf garda quelque moment le silence, jeta tristement les yeux sur l'abîme qui avait englouti l'ami qui lui était si cher. Je crus un instant qu'il allait pour jamais me réunir à l'objet de mes éternels regrets; mais essuyant les pleurs qui échappaient de mes yeux. — Quittons, me dit-il, madame, ces funestes lieux et venez dans un asile impénétrable aux recherches même du sofi; dès que vous m'estimez assez pour m'accorder votre confiance, je n'en abuserai point, il dit, et me prenant par la main, l m'entraîna malgré moi hors de cette fatale terrasse; je ne pus en descendre les degrés sans son se,

cours. Arrivé à la porte qui communiquait au jardin, il l'ouvrit et me fit entrer dans un bosquet. — Attendez-moi, dans une heure je suis ici, et dès cette nuit vous serez en sûreté..... Je m'abandonnai entièrement à son amitié ; il revint comme il en était convenu et me conduisit à une porte, hélas! que je ne reconnus que trop pour celle par laquelle mon médecin vous avait introduit dans les jardins du sérail ; il y avait amené un cheval sur lequel il monta en me prenant dans ses bras ; car, dans l'état où j'étais, il m'était impossible de m'y soutenir. Nous fûmes très-peu de temps à arriver ici. — Voilà, me dit-il, l'habitation d'un sage, je vais vous confier à ses soins, sûrement il est très-inquiet de Rodolphe ; mais quelques ques-

tions qu'il vous fasse, jurez-moi de lui cacher pour toujours cet affreux secret. Je lui promis, il me descendit de cheval et m'étant assis sur ce même banc de gazon où je vous raconte ces tristes circonstances de ma vie, je le vis s'avancer vers la porte de la cabane, il y frappa inutilement, personne ne répondit. — Hélas! l'âge ou la douleur d'être séparé de Rodolphe l'auront conduit au tombeau : n'importe, il faut nécessairement entrer, je vais chercher les moyens de pénétrer dans la cabane..... Je ne lui répondis rien, j'étais anéantie, je n'avais pas la force de penser, encore moins de parler. Le crépuscule commençait à laisser distinguer les objets; Isouf, ayant examiné de plus près, aperçut une jalousie ouverte, il approche quel-

ques dalles de pierres qui étaient dans le verger et avec leurs secours il pénétre dans l'intérieur de la maison, dont je le vis, peu d'instans après, ouvrir la porte. — Il n'y a personne, me dit-il, je ne sais si Alcander, c'est le nom de l'ami de Rodolphe, est absent, ou s'il avait fini ses jours avant son départ; mais, soit qu'il ai terminé son destin, ou qu'il doive revenir ici, je ne vois nul inconvénient à nous y retirer. Venez; je me levai et le suivis. — Voilà, me dit-il, la chambre de mon malheureux ami, voilà celle qu'occupait Alcander, et celle-ci était la mienne quand je venais près d'eux goûter les charmes de l'amitié, choisissez. — Et que m'importe, lui dis-je, pour le peu d'instans qui me restent à vivre! Je tombai sans connaissance,

il me porta sur ce même lit, où je ne croyais jamais qu'après avoir éprouvé un semblable évanouissement, je rouvrirais les yeux pour voir mon cher Rodolphe.

Rien n'égala les soins qu'Isouf me donna, il me rendit à la vie et à la douleur; quand il fut assuré que j'existais encore, il visita cette retraite, il rassembla le troupeau qui errait autour, et comme il suivait une chèvre plus farouche que les autres, il arriva à la grotte du tombeau et lut l'inscription gravée sur le roc de la main de Rodolphe, et ne douta pas qu'Alcander n'eût fini ses jours. — Ce sage n'est plus, me dit-il en rentrant dans ma chambre, ses restes précieux sont enfermés pour jamais dans la tombe, je viens de m'en assurer, personne ne réclamera

cette demeure, où je passerai mes jours auprès de vous, avec autant de zèle que j'en ai mis à vous servir vous et le sofi. — Ah! mon cher Isouf, comment vous exprimer ma reconnaissance? — Vous ne m'en devez pas, Madame, je ne fais que remplir mon devoir, je ne vous demande que de vivre et de vous pardonner, s'il est possible, la mort du plus digne des hommes, mais dont je suis bien sûr j'honore la mémoire, en vous restant constamment attaché, car il sait à présent que vous ne fûtes emportée que par l'excès de votre passion pour lui, et que votre cœur le plus noble et le plus sensible qui fut jamais, était incapable de prévoir les suites funestes de l'alternative où vous l'aviez mis. — Est-il donc possible, mon cher Isouf, que vous

me pardonniez, que vous puissiez me voir sans horreur, que vous me consacriez vos jours? — Je ne vous fais, Madame, aucune protestation, le temps seul vous apprendra ce que je ferai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie.

Depuis cet instant, il n'a été occupé que de rendre par son travail ma retraite plus commode, et de me procurer la nourriture la plus saine et la meilleure. Je dois tout à son zèle et à son attachement. — Mais où est-il donc? dis-en l'interrompant, car dès l'instant qu'elle avait nommé Isouf, je brûlais d'impatience de savoir ce qu'était devenu cet ami, que des obligations réciproques me rendaient aussi cher que je pouvais lui être. — Il est allé dans son pays ; pour voir ses proches,

et pour en rapporter des graines de toute espèce : vous voyez comme le verger est cultivé, c'est lui seul qui s'est chargé de ce travail, pour moi, je me suis réservé le soin du troupeau et du laitage, et de conserver tout ce que mon cher Rodolphe avait rassemblé de précieux et d'agréable. La bibliothèque occupe aussi mes loisirs, mais ce que je ne puis me lasser de lire et de relire, c'est le manuscrit qui renforme les détails de la vie de l'être que j'aimerai jusqu'à mon dernier soupir, mes larmes en ont effacé bien des pages. J'affectionnais principalement les arbres que vous aviez planté, les chèvres qui avaient obéi à votre voix, étaient devenues mes plus chères compagnes. Enfin nous allions tous les vendredis, Isouf et moi, pleurer

sur la tombe du sage dont nous occupions la demeure. Tel a été mon sort, depuis que j'ai cru que l'éternel m'avait privé pour jamais de l'âme de ma vie. Jugez de ce que j'ai dû sentir en entendant le son de votre voix, de cette voix qui porta pour jamais le trouble dans mon âme quand vous vous défendîtes avec autant d'énergie que de noblesse dans le conseil. Vous demandiez justice et moi je vous demande grâce, dit-elle, en se précipitant à mes genoux, assurez-moi mon cher Rodolphe, que vous ne me méprisez pas, que vous ne me haïssez pas... Je m'étais empressé de la relever, mais elle s'obstinait à rester prosternée à mes pieds, enfin je la pris dans mes bras et la serrai contre mon cœur, elle se déroba à ce témoignage de ma tendre

pitié, et s'adressant à la comtesse de Hainault, elle lui dit. — Je ne suis point jalouse de votre bonheur, Madame, je n'en étais pas digne, je ne l'avais pas mérité, mais je vous recommande celui de cet être si digne de tous les sentimens. La comtesse la combla de toutes les marques de la plus touchante affection, j'y mêlai les plus sincères assurances d'estime et d'amitié, et lui dis en persan : Ah! nous n'êtes pas la seule à plaindre.

CHAPITRE X.

Guy obtient l'aveu de Zulima.

Guy était anéanti, le récit de la reine avait enflammé son cœur en y détruisant tout espoir. Julian l'admirait et la plaignait, Charlemont

qui vit qu'elle traitait l'amour d'une manière trop tragique, cessa de la regarder comme une conquête facile, et prit le ton de respect au lieu des agaceries qu'il n'avait cessé de lui faire depuis son arrivée, et dont Zulima ne s'était pas apperçue. Alfibras lui demanda un entretien particulier, qui pourrait adoucir sa douleur, elle y consentit; ils passèrent dans un bosquet de lilas, d'où nous pouvions les voir sans les entendre.

Alfibras lui parlait avec beaucoup de feu, Zulima l'interrompait souvent, des larmes brûlantes couvraient ses belles joues, Guy les yeux attachés sur elle, ne perdait aucun de ses mouvemens. Julian entretenait la comtesse, qui ne lui répondait que d'une manière distraite. Je réfléchissais sur la fata-

lité qui avait rendu pour moi les biens que la fortune m'offrait sans cesse, une source de malheurs. Je pouvais, me disais-je, m'allier aux plus puissantes princesses de l'Europe, je ne l'ai pas voulu; la plus belle des femmes daigne m'aimer, et je ne sens pour elle que la compassion qu'inspire la pitié; une autre m'offre de grands états et sa personne dont la possession ferait le bonheur de l'homme le plus aimable, et cette idée ne me fait éprouver qu'un sentiment d'horreur. Un seul objet avait charmé mon cœur, et me faisait entrevoir la possibilité d'être heureux, je l'adorais, j'en étais aimé, et la mort l'a immolé, et je suis forcé de vivre pour obéir à ses dernières volontés: que je suis malheureux!

Charlemont interrompit ces tris-

tes réflexions pour me dire qu'il ne pensait plus à la belle aventurière, que s'il l'avait trouvée comme moi dans son palais, sûrement elle ne l'aurait pas fait précipiter du haut de la tour. Mais que toute belle qu'elle était, il ne voudrait pour rien au monde d'une femme qui aime si violemment: elle a beau dire: c'est de la rage, tuer les gens par tendresse, ah! je n'aime pas des preuves si fortes. Je suis sur cela de votre avis, aussi je ne l'aime pas, mais je la plains. — Oh! plaignez la tant que vous voudrez, pour moi je la respecte, et si bien, que je m'en éloignerai le plus possible; grand bien fasse à Guy, s'il l'obtient, je la lui cède de tout mon cœur, et je vais lui dire. — Je crois que vous feriez bien de ne pas exprimer vos sentimens à son

égard, et sur-tout à Guy qui n'entendrait pas la plaisanterie. — Eh! mon dieu, comme il voudra. — Je sais bien, lui répartis-je, que vous êtes brave, cela est tout simple, mais exposer sa vie et celle de son semblable pour le seul plaisir de dire un bon mot, n'est pas courage, c'est folie. Je vous demande, au nom de notre ancienne amitié de laisser Guy tranquille, et de ne pas renouveler des scènes, qui aux yeux de la philosophie, sont parfaitement ridicules : promettez-le moi. — Cependant, convenez qu'il faut que je vous aime beaucoup pour vous sacrifier une occasion de m'amuser, mais voilà qui est fini, je ne dirai rien... Mais je n'en passerai pas moins, puis il fit une pirrouette sur le talon, et alla faire enrager Zéphira.

Alfibras et Zulima nous rejoignirent, celle-ci avait l'air très-pensif, elle s'approcha de moi, et me prenant la main. — Que je vous plains, me dit-elle en persan, qu'il est affreux de pleurer la mort de ce qu'on aime, mais j'envie le sort de celle qui vous cause de si justes regrets. Je ne lui répondis que par un profond soupir, et Alfibras emmenant tous les hommes au camp, laissa Zulima avec la comtesse, à qui il avait parlé cinq à six minutes.

Quand nous fûmes sortis du verger, notre sage s'approcha de Guy, qui depuis le récit de la reine était resté dans un morne silence. — Vous voyez, lui dit-il, combien votre jalousie envers Rodolphe était injuste, il n'est doint d'homme qui puisse aimer la femme qui

a attenté à sa vie, d'ailleurs ses engagemens avec la comtesse sont sacrés, et rien ne peut les rompre. Je ne souffrirais pas que Zulima nous suivît, ainsi Rodolphe, partant pour l'Europe, ne la reverra jamais, elle le sait, et dans la longue conversation que nous venons d'avoir, je lui ai fait envisager sa position d'un autre œil qu'elle ne l'avait vue jusqu'à présent. Reine dans le palais du sofi, elle n'est dans la cabane d'Alcander, qu'une esclave fugitive que son maître peut retrouver et condamner au dernier supplice, ou aux travaux les plus abjects. Elle peut, il est vrai, échapper à ses recherches, mais échapera-t-elle aux inquiétudes mortelles qu'elle éprouve, à l'ennui dévorant de la solitude? Elle y a resté plus d'un

an, j'en conviens, mais elle était occupée de sa douleur: d'ailleurs elle est encore dans l'âge de l'énergie et du courage; quand la vieillesse amenera avec elle les infirmités et l'inertie, quand Isouf, qui est bien plus âgé qu'elle, descendra dans le tombeau, qui aura soin d'elle? — Moi, reprit avec vivacité Guy. Qu'elle daigne accepter mes soins, tous les jours j'apporterai moi-même... — Oui tant qu'elle sera belle et jeune, mais ce n'est pas de ce moment dont je parle. D'ailleurs vos soins la mettront-ils à l'abri de la colère de son époux? — Je la défendrai jusqu'à la dernière goutte de mon sang. — Si vous n'étiez qu'un simple particulier, vous pourriez sur cela former les projets les plus téméraires, mais vous êtes chef d'une républi-

que, qui n'a pas besoin d'entrer dans des différens, qui ne peuvent rien pour sa gloire : vous seriez bientôt abandonné de ceux qui ne vous ont confié la puissance, que pour leur en rendre compte. Employons au contraire l'amour que Zulima vous inspire, pour servir de lien entre la contrée de la Discrétion et l'empire du sofi. Je suis connu de ce monarque, j'ai même des droits à sa reconnaissance ; j'en demanderai pour seul prix la grace de Zulima, et un acte de divorce. Alors libre, devant éteindre dans son cœur un amour sans espoir, elle peut, que dis-je, elle doit se trouver heureuse, en acceptant votre main. — Ah ! que dites-vous, mon cher Alfibras, ne trompez pas un cœur qui ne connaît plus d'autre bien que la possession

de Zulima. — Je n'ai pas encore obtenu son consentement, j'espère que la comtesse d'Hainault la déterminera à s'unir avec vous. Alors, je partirai pour le camp du sofi, et si j'en obtiens ce que vous desirez, je reviendrai vous joindre, on célébrera vos noces, et nous vous reconduirons avec l'élite de nos gens au palais de la Discrétion : cela retardera Madame de Hainault quelque temps, mais je connais assez la bonté de son cœur, pour être bien sûr qu'elle s'y prêtera d'autant plus volontiers, qu'il ne faut pas vous dissimuler que je ne puis vous rendre ce service, que dans ce moment, car ma puissance qui a cessé pour Rodolphe et la comtesse à l'instant de la mort du géant, cessera au bout de cent deux jours pour tout autre objet,

y ayant quatre-vingt-dix-neuf ans, huit mois et dix-huit jours que le souverain génie m'a donné pour cent ans la puissance magique. Le terme expiré, je n'aurai plus la faculté de me transporter d'un bout de la terre à l'autre, et de prendre telle forme qu'il me plaît, le terme expiré; il ne me restera plus que la force magnétique, qui ne peut être utile que pour les malades et pour se concilier la bienveillance de ceux qui nous entourent, puissance que tous les hommes bien organisés ont reçue de la nature, et qu'ils conservent lorsqu'ils n'ont pas abusé de leurs forces par aucun excès. — Quoi, dit Charlemont, j'ai la puissance magnétique? — Il vous en reste moins qu'à Julian et à Rodolphe, vous en devinez bien la raison, mais ce n'est

pas ce qui doit nous occuper dans ce moment, parlons de Guy. — Je suis pénétré, dit l'amoureux chevalier, de vos bontés, je m'en rapporte entièrement à ce que votre amitié voudra bien faire pour moi, uni à Zulima, je serai le plus heureux des hommes, si votre absence et celle de vos dignes amis n'altérait pas une félicité aussi pure, mais quand je pense que je ne vous reverrai plus, je sens que quelqu'abandonné que je sois à l'amour, que ce sentiment n'éteint pas celui de l'amitié. — Je reviendrai vous voir, dit Charlemont, je ne tiendrai jamais à rien, et ma liberté que je prise au-delà de tout, je l'employerai à faire quelques petits voyages dans votre république, j'ai laissé de doux objets qui valent bien la peine de desirer de-

les revoir ; pour Julian, vrai Céladon, il ne quittera sûrement pas la dame de ses pensées ? — Non, si elle daigne me le permettre. — Oh ! elle ne s'y opposera pas, dit Charlemont, les femmes tiennent toujours à leurs adorateurs, quand ce ne serait que pour avoir le plaisir de les faire enrager, et notre chere tante est en cela tout aussi femme qu'une autre. — Je ne crois pas, interrompit Alfibras, mais je suis bien sûr que son amitié pour les fils de sa sœur lui fera desirer qu'ils se fixent auprès d'elle, et de leur procurer des établissemens dignes de leurs hautes destinées.

Tout en raisonnant, nous arrivâmes au camp, que nous trouvâmes dans la meilleure situation; mais comme nous devions séjourner quelque temps, je fis partir

Félix avec un ordre signé de Guy, pour faire venir des vivres de la contrée.

Quand tout fut réglé, nous remontâmes à la cabane, où nous trouvâmes les dames sur le même banc de gazon où nous les avions laissées. Dès que Zulima nous aperçut, elle se leva avec cette grâce qui caractérisait ses moindres actions. — Rodolphe, me dit-elle, je vous appartiens par droit de conquête, vous pouvez disposer de ma vie ou de ma mort, m'ordonner de retourner au palais du sofi, ou de rester ici ; je ne résisterai en rien aux lois que vous me dicterez. — Accoutumée, madame, à faire respecter les vôtres, il ne convient à aucun mortel de vous en dicter ; cessez donc un langage qui m'offense. Je puis me

permettre de vous donner des conseils et non des ordres : le plus tendre intérêt m'inspire ceux que je hasarde... Vous voyez dans Guy le plus passionné des hommes, Alfibras vous en a instruit ; acceptez sa main, et que j'unisse, par une bizarerie qui n'appartient qu'à mon sort, deux êtres qui me sont chers, qui tous deux ont voulu détruire ma vie, que je donnerais volontiers pour leur bonheur. — C'est donc là, mon cher Rodolphe, ce que vous exigez de moi ? — C'est ce que je vous demande. — Eh bien, j'y consens.

Guy, dont l'émotion était celle d'un homme qui attend son arrêt, se précipite aux pieds de Zulima, qui lui tendant la main pour le relever, lui dit : Pardonnez, seigneur, si en acceptant le don de

votre foi, je ne parais que me conformer aux volontés de Rodolphe; mais il part, trois mille lieues vont nous séparer pour jamais, c'est assez vous dire qu'il n'existe aucune rivalité entre vous et lui; je ne puis vous promettre d'avoir pour vous cet amour brûlant qui entraîne, détruit notre raison, et qui immole tout, même l'objet aimé, s'il éprouve la moindre résistance, mais mon estime, mon attachement pour vous, seront inaltérables : peut-être ces sentimens conviennent-ils mieux à la gravité de l'hymen. — Quelques soient ceux dont vous m'honorerez, madame, j'en jouirai avec la plus grande reconnaissance; il ne sera pas en mon pouvoir, ou je mériterai un jour un retour plus tendre. . . . Cher Alfibras, vous à

qui je devrai tout mon bonheur, partez, je vous en conjure, et obtenez du sofi ce qui peut assurer ma félicité. — Je vais prendre le char de madame de Hainault, si elle le permet. — Il est à vos ordres, et vingt cinq hommes d'escorte. — Il ne nous faudra que quatre jours pour nous rendre au camp, ainsi dix jours ne se passeront pas sans que je sois de retour ici. On prépara tout pour son départ, et nous fîmes pour le succès les vœux les plus ardens.

CHAPITRE XI.

Retour d'Isouf.

Comme nous descendions le vallon pour accompagner Alfibras, qui devait monter le char de la

comtesse, nous aperçûmes un homme qui se défendait avec opiniâtreté contre quelques uns des nôtres, qui ne voulaient pas le laisser pénétrer dans le camp.

Je volai au lieu de la querelle, pensant qu'elle ne venait que de la difficulté de s'entendre, comme il était environné des nôtres qui cherchaient à le désarmer, et dont le nombre augmentait en raison de sa résistance, je ne pouvais le voir, mais j'entendis qu'il disait en persan : Qui vous a permis de vous établir ici ? qu'avez-vous fait de celle que j'y ai laissée ; malheureux ! qu'en avez-vous fait ? . . . Si vous l'avez enlevée. . . si vous avez attenté à ses jours, je m'en vengerai, je sais que vous m'accablerez par le nombre, mais je ne mourrai pas seul. Au premier mot

que j'entendis, je compris que c'était Isouf, mais la foule se pressait tant que je ne pouvais pénétrer jusqu'à lui. Enfin, les Belges s'ouvrirent à ma voix, et Isouf m'apercevant, fit un cri, croyant que j'étais sorti du tombeau pour le secourir. — Ciel! s'écria-t-il, ombre de mon libérateur, la mort n'a donc pas mis de terme à votre affection, sans vous, j'allais être accablé.... Je ne lui laissai pas le temps d'en dire davantage, et me précipitant dans ses bras, je le convainquis que j'étais encore habitant de la terre; son étonnement, sa joie furent extrêmes, mais ils ne purent lui faire perdre de vue le sort de Zulima. — Où est-elle? répéta-t-il avec la plus grande inquiétude; quelles sont ces troupes.

Zulima, qui nous avait rejoint, dissipa bientôt ses alarmes. Je ne puis rapporter tout ce que notre attachement, la joie inattendue de nous revoir, nous inspirèrent. La comtesse combla Isouf des témoignages de sa reconnaissance; Zulima lui apprit ce qu'Alfibras allait tenter pour obtenir sa liberté; elle présenta Isouf à Guy, qui lui promit, que s'il était assez heureux pour épouser la reine de Perse, Il le nommerait ministre. —Je n'ai nulle ambition, dit Isouf, voir ma souveraine heureuse est le seul vœu de mon cœur, et passer mes jours près d'elle suffit à mes desirs. Alfibras, qui avait suspendu de quelques momens son départ, pour partager le plaisir que nous goûtions tous à voir Isouf, nous quitta cependant en

réitérant la promesse de n'être pas plus de dix jours dans son voyage.

CHAPITRE XII.

Consolations de l'amitié.

Quoique ce terme fut court, tout ce qui retardait l'instant où je pourrais arroser de mes larmes la tombe de Sophie, m'était insupportable, je n'avais pas dû m'opposer à ce qui pouvait assurer l'existence de Zulima et le bonheur de son amant, que je n'enviais pas, je ne pouvais comprendre comment on pouvait desirer la main d'une femme sans son cœur; mais Guy était plus passionné que tendre, et la possession de Zulima lui suffisait. Pour

elle, ne conservant nul espoir que je pusse l'aimer, elle se trouvait heureuse de mériter mon estime, en se conduisant d'après mon conseil. Elle me rendit mon manuscrit, en me priant de le faire copier, et d'y ajouter la suite de mes Mémoires. Je les lui remis écrits de la main de Félix. Je n'y retranchai rien, pas même l'aventure de Fatimé, ayant su par elle que cette odalisque l'en avait instruite; je lui promis et à Guy de leur en faire parvenir la suite dès que la comtesse serait en possession de ses états. Je n'aurai plus à écrire, disais-je en moi-même, après ce moment, elle apprendra ma mort en même temps que la conquête de la Flandre. Je ne laissais pas entrevoir ma résolution à

la reine, ni à la comtesse, qui me témoignaient l'une et l'autre la tendresse la plus vive.

La première cependant se contraignait avec Guy, plus qu'il n'aurait été nécessaire avec un homme dont le caractère vraiment français lui donnait de lui-même l'opinion la plus avantageuse, et bientôt il se persuada qu'il m'avait remplacé dans son cœur. Je souriais quelquefois de sa fatuité, et je me disais : tant mieux, au moins aura-t-elle la tranquillité qui, à la longue, vaut le bonheur.

Cependant Félix, par l'ordre de Guy, avait annoncé à la contrée le mariage de son chef. Le conseil de régence lui envoya une députation pour le complimenter. Guy la présenta à la comtesse, qui la reçut avec la dignité et la

décence que je lui avais trouvé, lorsqu'elle parut dans le conseil d'Hispahan, pour m'y rendre justice. Les députés instruisirent Guy de la situation de la république, et comme il parut nécessaire qu'il retournât à la contrée, pour y régler différens objets qui ne pouvaient se remettre jusqu'au retour d'Alsibras, il partit avec la députation, se promettant de revenir le plutôt possible. Charlemont l'y accompagna.

Leur absence fit un sensible plaisir à Zulima, qui en profita pour jouir encore de l'avantage de passer avec moi quelques jours dans une douce familiarité et avec avec autant de facilité qu'elle pouvait, sans donner de l'ombrage à celui qui allait avoir des droits sur elle. Isouf, qui se trouvait toujours

en tiers dans tous nos entretiens, ne laissait nulle prise aux soupçons. Elle m'aimait véritablement pour moi-même, et cherchait tous les moyens d'adoucir la douleur où elle me voyait plongé; elle me parlait sans cesse de Sophie; elle écoutait avec le plus tendre intérêt tout ce que je lui racontais des progrès de cette passion si tendre et si malheureuse; elle mêlait ses pleurs aux miennes, au récit de sa mort; mais surtout elle me plaignait d'être engagé avec la comtesse. Je ne pus lui dissimuler que je ferais l'impossible pour me conserver à la mémoire de Sophie; mais je lui tus le moyen que j'étais résolu d'employer, si la comtesse persistait à vouloir s'unir avec moi; c'eût été l'affliger.

Elle me demanda un jour ce que

je comptais faire de cette cabane; car, enfin, dit-elle, c'est votre propriété? — Mon dessein, lui dis-je, est d'y élever un cénotaphe pour Sophie. — J'y avais aussi pensé, me dit-elle, et je vous jure qu'il ne se passera pas d'année où je ne vienne y jeter des fleurs. Je veux qu'il soit mon tombeau lorsque la mort aura terminé mes longues infortunes, afin, mon cher Rodolphe, que lorsque votre ombre viendra errer dans ce sanctuaire, que vous consacrez à l'amour infortuné, elle voie aussi les restes inanimés de celle qui, jusqu'à son dernier soupir, ne vivra que pour vous..... Je fus extrêmement touché de ces marques d'affection, qu'il n'appartient qu'aux femmes de donner, sans manquer aux devoirs qu'elles ont le courage

de s'imposer. Après l'en avoir sincèrement remercié, je lui demandai le secret vis-à-vis de la comtesse dont l'extrême jalousie, pour celle qui n'était morte que pour assurer son bonheur, m'empêcherait peut-être d'exécuter ce projet. J'en avais déjà fait les préparatifs, je lui fis voir, et à Isouf le buste de marbre blanc que j'avais fait faire d'après le portrait de Sophie; le sculpteur, aidé de mes conseils, l'avait rendu fort ressemblant; je leur montrai aussi une urne de jaspe sanguin, où je comptais renfermer une partie de ses cheveux et des miens. La reine coupa sur-le-champ une boucle des siens, qui flottaient sur son sein, et me demanda comme une grâce de vouloir bien qu'elle y fût renfermée. Je lui promis, elle approuva

le plan que j'avais fait pour ce monument, et me répéta que tant qu'elle vivrait, il serait conservé avec le plus grand soin. Isouf, qui avait si religieusement honoré le tombeau d'Alcander, me promit aussi de veiller à ce qu'il ne fut pas dégradé. Depuis mon affreux malheur je n'avais pas éprouvé un seul jour de paix, ni de repos : j'en trouvais avec Zulima et Isouf; la tendre pitié de la reine de Perse était un baume pour ma blessure; quelle différence de Zulima à la comtesse avec qui je n'ose prononcer le nom de mon amie, cependant elle ne m'aime pas comme Zulima m'a aimé, et m'aime peut-être encore; je sentais que je quittais cette dernière avec un redoublement de tristesse. Cependant Guy était de retour et son assi-

duité auprès de celle qui allait être bientôt à lui, ne me laissait plus que la consolation de parler à Isouf de mes malheurs; mais, quoiqu'il eut deviné le sentiment, quelle différence encore de ce qu'il pouvait me dire, ou de ce qu'inspirait à Zulima cette sensibilité qui faisait le charme de son caractère !

Enfin les gardes avancés avertirent qu'ils apercevaient le char qui ramenait Alfibras; aussitôt Guy monte un cheval barbe et part comme l'éclair; nous allons au-devant de ce digne ami que nous chérissions tous comme un père. Guy le précédait, et tenant l'acte du divorce, nous le montrait de loin en criant: rien ne s'oppose plus à mon bonheur; Zulima soupira et sentit moins le prix de la

liberté que le chagrin de passer à de secondes noces. Mais, trop maîtresse d'elle-même pour laisser pénétrer ses sentimens, elle reprit un visage serein et marqua à Alfibras toute sa reconnaissance.

CHAPITRE XIII.

Relation du voyage d'Alfibras, mariage de Zulima.

Nous fîmes asseoir notre sage sur le banc ombragé de bananiers et le priâmes de nous raconter tout ce qui s'était passé dans son voyage.

Je n'ai rien à vous rapporter sur ma route d'ici au camp, elle n'a rien offert d'intéressant. Arrivé aux grandes gardes, j'ai demandé à être conduit à la tente du roi.

Mon affreuse figure a fait hésiter quelques instans celui qui commandait le poste; mais la magnificence de mon train, la contenance fière de mes compagnons lui a cependant fait penser que nous n'étions pas des espions, et il se détermina de me faire conduire au quartier-général. Le sofi, assis à l'entrée de sa tente, paraissait plongé dans la plus profonde rêverie, le bruit que je fis en approchant lui ayant fait lever les yeux; il me reconnut. — Alfibras, est-ce bien vous que je vois? Vous m'avez abandonné bien long-temps, et des malheurs cruels se sont accumulés sur moi. — Grand roi, je ne le croyais pas, je n'ai entendu parler que du bruit de vos exploits, je viens de traverser vos états, l'abondance et le bonheur y règnent,

on ne s'y apperçoit d'une guerre dont vous faites supporter tout le poids à vos ennemis, que par la gloire dont elle couvre le nom persan : je vous croyais le plus heureux des monarques. — Ah ! mon cher Alfibras ! se peut-il que vous ignoriez les chagrins dévorans que me cause l'ingrate Zulima ! — La renommée n'a point terni le récit de vos hauts faits par l'histoire obscure de vos amours, et partout où le nom du sofi est placé on oublie qu'il n'est qu'un homme sujet à des faiblesses, que ses brillantes qualités font disparaître. — Quoi ! vous appelez faiblesse l'amour que m'a inspiré la plus belle, la plus spirituelle et la plus intéressante des femmes? — Je l'appellerais vertu, seigneur, si cette passion ne troublait point la sérénité de

votre âme, si..... — Ah! comment aurais-je pu la conserver cette sérénité, la cruelle n'a jamais voulu répondre à ma tendresse, elle a dédaigné mes bienfaits, elle les a tourné contre moi, elle a abusé de l'autorité que je lui avais confiée dans le sérail pour fuir loin de moi et, ce qui cependant me désespère, c'est que je ne puis l'accuser; ses mœurs ont été irréprochables, un seul audacieux est entré dans le sérail et il a subi, par ses ordres, la peine due à son crime. Je ne puis lui reprocher que sa haine contre moi, déjà le soleil a parcouru le cercle immense du monde, une seconde année s'écoule encore et mes recherches ont été vaines; je tremble quelquefois qu'elle n'ait attenté à ses jours, qu'elle n'ait détruit, par sa mort, le chef-

d'œuvre de la nature. Ah! mon cher Alfibras, vous à qui tout est connu, dites-moi si elle existe encore et quel lieu renferme l'unique objet de mes pensées; je pars à l'instant pour la supplier de retourner dans mon palais, où il m'a été impossible de revenir, n'espérant plus la revoir. — Comment, seigneur, oserai-je vous dire ce qui vous causera la plus sensible douleur, Zulima ne pouvant vaincre l'éloignement que la nature avait mis entr'elle et vous, pénétrée de respect pour vos grandes qualités, a voulu terminer..... — Ah! cruel, n'achevez pas, Zulima est morte...... Se précipitant dans mes bras, il y tombe sans connaissance. Je profite de cet instant pour lui mettre au doigt une bague dont l'effet est de dé-

truire un sentiment sans espoir. Cependant on arrive au secours du monarque, que l'on transporte dans sa tente, on le place sur son lit où il reste plusieurs heures sans donner aucun signe d'existence; les généraux de l'armée croyent que j'ai attenté aux jours de leur souverain, le soldat désespéré de la perte de son chef, demande ma tête à grands cris, on ne me dérobe qu'avec peine à sa fureur, je suis chargé de chaînes ainsi que mes compagnons et gardé avec une extrême vigilance.

Cependant le sofi se réveille, ouvre les yeux et mon nom est le premier mot qui sort de sa bouche. — Où est Alfibras? où est cet ami fidèle qui peut seul adoucir mes regrets? Les officiers, voyant quelle a été leur erreur, n'osent

lui répondre ; cependant le monarque insiste pour savoir ce que j'étais devenu, le plus cher de ses courtisans lui raconte ce qui s'est passé ; le roi ordonne que sur-le-champ je sois libre ; on vole vers moi, mes chaînes, celles de ceux qui m'accompagnaient sont brisées, et je suis conduit en triomphe à la tente du sofi, qui, du plus loin qu'il m'aperçoit, me tend les bras. Tout annonçait la tranquillité de son âme, des larmes s'échappaient de ses yeux ; mais c'était un ami qui pleurait un ami fidèle, et non un amant au désespoir à qui la mort aurait enlevé l'objet de sa fatale passion. — Elle n'est plus, elle n'a donc pas cru trouver d'autres moyens de se soustraire à mon empire qu'en terminant ses jours pour qui j'aurais

donné les miens. Ah! qu'elle a peu connu ce cœur où elle régnait; si elle m'eut dit qu'elle préférait la mort au malheur de vivre sous mes lois, aurait-elle pu croire que j'eusse été assez barbare pour priver l'univers de son plus bel ornement, plutôt que de lui rendre sa liberté. Ah! cruel ami, pourquoi ne m'avez vous pas garanti de ce reproche éternel? — Aurais-je pu penser, seigneur, que vous eussiez pu consentir à ses desirs. — Ah! que n'est-elle encore et vous jugeriez mieux de votre ami. — Serait-il possible, grand roi, que vous fussiez assez maître de vous, non seulement pour renoncer à elle; mais pour la céder à un autre? — Ah! n'en doutez pas. — Eh! bien Zulima existe et attend de vous ou la vie ou la mort. —

Elle existe......! je pourrais encore la voir, je puis lui donner encore des marques de mon attachement, dites moi ce qu'il faut que je fasse? — Signer cet acte de divorce et consentir à ce qu'elle épouse Guy d'Auvergne, chef de cette nouvelle république qui vient de s'établirr sur les confins de la Perse: il l'aime éperdument. — Il la rendra heureuse? dit le roi. — Oui seigneur, et prenant la plume il signa le libelle de divorce, et me le rendit en soupirant. Cependant il était lui-même bien étonné de pouvoir être capable d'un aussi grand sacrifice, quand jetant les yeux sur la bague qui était à son doigt, il me demanda qui lui avait donné cet anneau. — Moi, seigneur, c'est un talisman qui a suspendu les plus terribles effets de l'amour que Zuli-

ma vous inspirait, il a rendu à votre âme le calme, sa douceur, et sa bienveillance habituelle. — En détruisant en moi une passion malheureuse, me dit le sofi, vous n'avez pas anéanti le tendre intérêt que m'inspira Zulima, et qui durera autant que ma vie; apprenez moi donc les détails que je brûle de savoir. Je lui racontai tout ce qu'il pouvait entendre sans rougir. Il ignore que Rodolphe fut cet audacieux dont il croyait la mort certaine, ses aventures et celles de la comtesse de Hainault, l'ont extrêmement intéressé; il m'a fait promettre de lui en faire passer la suite quand elles seront terminées; j'ai signé le traité d'alliance entre la république de la Discrétion et la nation Persanne. Il m'a prié de passer par Hispahan avec

un ordre pour me faire remettre toutes les richesses qu'il avait données à Zulima, entr'autres la parure de saphirs et de brillants, qu'elle porta le jour de son couronnement et qui est d'un prix inestimable; il va conclure la paix avec les Tartares et viendra aussitôt à Hispahan, où il espère vous recevoir, ainsi que votre époux, avec toute la magnificence asiatique. Enfin, il m'a comblé de marques d'amitié et de confiance, il a fait de magnifiques présens à mon escorte. La bague le rend le plus heureux des mortels en lui faisant sentir que l'homme perd de sa dignité toutes les fois qu'il se laisse maîtriser par ses passions. — Que ne me l'avez vous donnée, dit Zulima à Alfibras, en langue persanne. — Votre raison est un talis-

man plus sûr et vous en aurez le mérite. Pour moi j'eusse été bien fâché de l'avoir, je préférais mes longues douleurs au néant de l'indifférence.

Alfibras unit les les époux. Le lendemain au lever du soleil, ils partirent avec la comtesse, les deux frères et cinquante des nôtres, pour la contrée de la Discrétion où ils devaient rester huit jours. Isouf, malgré le sincère attachement qu'il avait pour Zulima, voulut donner encore à l'amitié les derniers momens que je devais passsr dans la cabane, et demanda à Guy la permission de ne prendre les fonctions du ministère, que nous l'avions forcé d'accepter, qu'après mon départ. Zulima avait été la première à consentir que je restasse à la cabane.

Les nouveaux engagemens qu'elle venait de contracter lui faisaient un devoir de détruire un sentiment qui offenserait son époux. Guy malgré son air avantageux, ne fut pas si touché, qu'il voulut le faire croire, de notre séparation. Elle coûta quelques larmes à la belle Zulima, mais l'honneur les sécha bientôt, elle ne parut être occupée que de la douloureuse satisfaction que je me faisais d'honorer, pendans ces huit jours, la mémoire de ma Sophie.

CHAPITRE XIV.

Retour de la comtesse à la cabane. Départ de la caravane.

La comtesse arriva, mais deux jours plus tard que je ne l'atten-

dais. Zulima n'avait pu s'en séparer sitôt, il lui semblait qu'elle tenait encore à moi, en étant avec ceux qui m'aimaient; cependant elle m'assura que l'épouse de Guy avait mis infiniment de courage et de fermeté dans sa conduite, et qu'il y avait tout lieu d'espérer qu'elle serait heureuse, Guy l'ydolâtrait et était tellement enivré du bonheur de la posséder, qu'il ne pouvait lire au fond du cœur d'une femme trop sensible pour oublier le premier objet de ses affections, trop prudente pour laisser pénétrer ses sentimens à un époux à qui elle devait toute son estime.

La comtesse avait été frappée en arrivant dans le verger, du monument que j'y avais fait élever, elle y reconnut le buste de Sophie,

dont elle avait voulu voir le portrait. Elle y porta les yeux avec la plus grande tristesse, puis les ramenant sur les miens, avec une expression qui eût été infiniment touchante pour tout autre.—Telle a donc été votre occupation pendant mon absence, et à moi, vous n'y avez point pensé? oh! non tout est pour elle; et ses yeux se remplirent de larmes. — Pouvez-vous, madame, lui envier ces tristes devoirs, et lorsqu'elle s'est immolée pour vous, ne devriez-vous pas être la première à les partager avec moi, loin qu'ils vous fissent éprouver la moindre jalousie, et d'ailleurs, que vous importent mes pensées, quand toutes mes actions vous sont consacrées?—Que m'importe, cruel, pouvez-vous me le demander, quand je n'existe que

pour vous, que je ne mets de prix à ma puissance, à mes richesses, que pour vous les offrir ; quand un plus doux espoir me devrait être permis, et que loin d'être sensible à tout ce que je fais pour vous, je vous vois sans cesse plongé dans une douleur qui vous tue, que vous dédaignez la gloire qui vous est destinée?.. — Au nom du ciel, Madame, épargnez-nous à tous deux des reproches qui ne peuvent rien changer à ma cruelle situation, et qui sont, pardonnez-moi si je vous le dis, indignes de vous. La comtesse rougit, et je vis pour la première fois dans ses yeux, un sentiment d'indignation qui me fit entrevoir de nouveaux chagrins; il me fortifia dans la résolution de la quitter, dès que ses sujets l'auraient reconnue.

Alfibras me raconta que le sofi avait envoyé une ambassade solemnelle, pour féliciter les nouveaux époux, et échanger le traité d'alliance; que ces envoyés avaient amené en présent dix éléphans armés en guerre, des cotons et des chefs d'ateliers pour apprendre aux habitans l'art de les employer, qu'ils avaient été magnifiquement traités; qu'on les avait comblés de présens pour le sofi et pour eux, entre autres, cent chevaux de main de la plus grande beauté. J'appris avec plaisir que la république naissante serait heureuse.

Je serais parti sans regret de ce pays, si je n'y avais pas laissé Isouf. Quitter un ami si fidèle, me semblait un accroissement à mon habituelle douleur, il partageait mes sentimens et hésitait s'il ne céde-

rait pas aux instances que je lui faisais, de passer avec moi en Europe. Mais enfin il me fit convenir qu'il ne pouvait quitter Zulima, qu'il était le seul de sa cour à qui elle pût parler de ses malheurs, à qui elle pouvait confier les agitations de son âme, que si elle était privée de cette dernière ressource, il étoit à craindre qu'elle ne pût supporter une telle contrainte. J'approuvai ses raisons, et nous nous séparâmes, non sans nous jurer une amitié, que le temps et la distance n'a pu détruire.

CHAPITRE XV.

La caravane se remet en marche.

Nous faisions environ huit lieues par jour, nous arrêtant pour cam-

per, auprès des grandes viles où je faisais acheter des vivres. Rien n'est comparable à l'ennui que j'éprouvais, je me trouvais entouré de gens indifférens à la seule pensée de mon âme. Depuis la dernière explication que j'avais eue avec la comtesse, nous étions plus froidement que jamais, et l'aigreur avait remplacé les témoignages constans de son attachement. Si quelque chose adoucissait mon chagrin, c'est que je croyois qu'enfin elle perdrait l'espoir de me voir répondre à sa tendresse, et même que la sienne s'éteindrait pour moi.

Julian avait l'air triomphant, je ne lui enviais pas les petits soins que l'on affectait d'avoir pour lui.

Charlemont se moquait de tout, et persiflait tour-à tour, sa tante, son frère et moi: il n'y avait qu'Al-

fibras avec qui il n'osait se jouer; il laissait souvent le commandement de l'arrière-garde à son lieutenant, pour entrer dans les villes auprès desquelles nous campions: son humeur enjouée, et sa charmante figure lui faisaient trouver quelquefois de bonnes fortunes, dont il venait nous raconter les détails, en riant comme un fou. Un jour, nous ne le vîmes point revenir, ce qui inquiéta beaucoup la comtesse et son frère; ce dernier alla le chercher, et le trouva déguisé en garde-moulin, faisant sa cour à une jolie meûnière; quand on sut dans la famille, qu'il les avait trompés, on faillit de l'assommer: heureusement que Julian avait avec lui quelques soldats qui en imposèrent et donnèrent à Charlemont le temps de sor-

tir de la ville. Sa tante le gronda beaucoup, et il n'en tint compte. Un homme de ce caractère ne pouvait me convenir.

De tout ce qui composait la cour de la comtesse, Alfibras était le seul avec qui je me plusse. Ce sage, sans condescendre à mon amour, m'écoutait avec une tendre compassion, et comme il allait souvent à la contrée où reposait mon amie, je trouvais toujours mille choses à lui dire, et les moindres particularités qui intéressaient les parens de Sophie, m'occupaient infiniment. Je lui faisais répéter cent fois les mêmes choses, nous parlions aussi d'Aleric et d'Oliska, mais depuis que nous étions en route, je ne pouvais presque pas trouver le moment de l'entretenir. Cepen-

dant affligé de la division qui régnait entre la comtesse et moi, il prétexta que la voiture l'incommodait, et il céda sa place à Julian, qui lui en sut un gré infini, et prit son cheval pour venir causer avec moi.

Comment pouvez-vous supporter, mon cher Rodolphe, la position où vous êtes avec la comtesse? la confiance est absolument disparue entre vous. Vous avez affligé, irrité l'âme la plus tendre, vous l'avez contraint à renfermer dans son sein les sentimens qu'elle a pour vous, peut-être parviendrez-vous à les détruire, et quel malheur pour vous! — Je suis loin, mon digne ami, de regarder comme un malheur son indifférence: ne pouvant jamais répondre à sa tendresse, elle ne peut être qu'un

tourment pour elle et pour moi.— Mais elle vous fut chère..... Vous rendîtes justice à sa beauté, à son esprit, à ses grâces. — Je conviens encore que c'est une femme fort intéressante.... Mais je ne l'aime plus, si jamais je l'ai aimée. Car quelle différence de l'impression qu'elle me faisait éprouver, à celle que je ressentais auprès de ma Sophie! Si sa main touchait la mienne, si ses yeux se fixaient un instant sur les miens, si sa bouche me souriait, un feu brûlant circulait dans mon âme, j'éprouvais un délire que les caresses les plus animées de la comtesse n'auraient pu m'inspirer. Un jour, un seul jour, elle égara ma raison, mais vous n'ignorez pas que l'amour n'en était pas la seule cause. Cependant mon cœur était libre, je me trou-

vais isolé sur la terre, la comtesse m'offrait de partager les sentimens que j'avais été assez heureux de lui inspirer. Quel est l'homme qui, dans une pareille occasion, n'aurait pas promis ce qu'une belle femme lui demandait? mais quels sont les sermens que l'amour ne ratifie pas? Ceux qui tiennent à l'honneur, je les remplirai tous. Je reconduirai madame de Hainault dans la Belgique, je combattrai, s'il le faut pour la rétablir dans ses états et lui sacrifierai sans regret une vie qui m'est devenue insupportable : voilà tout ce que je puis faire, mon ami; ne m'en demandez pas davantage. Jamais je ne pourrai prendre sur moi, de feindre un sentiment que je n'éprouve pas, c'est bien assez pour

moi, que je puisse la voir sans horreur, en me rappelant que c'est elle qui est cause de la mort de mon épouse. J'en suis étonné moi-même, et ne peux l'attribuer qu'à l'estime dont je ne puis me défendre pour ses vertus : elle sera heureuse, je le desire, je l'espère. —Jamais, mon ami, si vous ne l'êtes pas, et si vous vous éloignez d'elle, elle en mourra de douleur, vous ne savez pas combien elle vous aime.—Parlez-moi de Sophie, de son respectable père, et c'est sa mère qui sera la mienne, c'est dans son sein que je déposerai mes douleurs, c'est elle qui recevra mon dernier soupir... Alfibras était désolé de ne pouvoir détourner ma pensée de ces tristes objets, il vit bien que le temps qui détruit les

douleurs légères, semble aggraver de son poids celles qui sont profondes.

Enfin nous arrivâmes à Tyr, où nous frétâmes à grands frais les bâtimens de transport nécessaires pour continuer notre route.

CHAPITRE XVI.

Je fais apporter à Tyr les cendres de mes père et mère ; nous nous embarquons pour l'Europe.

Je profitai du temps qu'il fallait pour l'embarquement afin de remplir la promesse que j'avais fait aux mânes des auteurs de mes jours de transporter en Europe leurs restes précieux. Je demandai à la comtesse la permission d'aller à Jérusalem, elle me supplia d'y en-

voyer Félix, craignant que je ne l'abandonasse. J'y consentis, ayant demandé à Alfibras la clef de la grille que je lui avais rendue, je recommandai à Félix de prendre toutes les précautions possibles pour n'avoir point de témoins étrangers, quand il entrerait dans le tombeau; afin qu'on ne pût appercevoir le corps de Saladin. Il partit avec dix hommes choisis, sur un chariot couvert, je l'avais chargé aussi de passer à la cabane du pêcheur qui m'avait reçu à l'instant de ma fuite: celui-ci fut comblé de joie d'apprendre de mes nouvelles. L'argent que je lui avais donné, avait fait sa fortune, il possédait la plus belle pêcherie de la côte; Félix lui remit, d'après mes ordres, quatre cents sequins. Je les accepte, dit-il, j'équiperai

un petit bâtiment, pour que mon fils aîné puisse un jour aller voir notre bienfaiteur. Seigneur Félix, je vous conjure de me donner les moyens de savoir la route qui mènera chez votre maître. Il lui indiqua celle de Tyr, où nous allions nous embarquer, il le chargea de mille bénédictions, et regretta de ne pouvoir l'accompagner.

Félix revint, la comtesse ne put soutenir l'impression que la vue de ces cercueils lui causa, elle pensa s'évanouir au moment qu'on les déposa dans ma chambre où elle était alors. Riches de la terre, le spectacle de la mort est affreux pour vous; il n'appartient qu'aux infortunés de la regarder comme le plus grand bienfait. Ne pouvant soutenir ce spectacle, elle sortit,

et il me sembla que pour la première fois de ma vie, je me trouvais au milieu des miens, que je n'étais pas seul sur la terre. Mon père surtout me paraissait devoir partager ma douleur, je lui en parlais comme s'il eût dû m'entendre: les cendres de ma mère ne m'inspiraient pas moins de respect, mais pouvais-je oublier que c'était elle, qui en sortant du tombeau, avait fait le destin de ma vie?

Au moment où nous pûmes appareiller, je fis transporter avec moi ce trésor que j'estimais plus que ceux de la comtesse. Notre traversée fut très-heureuse, nous abordâmes à Cadix. Pour donner à madame de Hainault le temps de se remettre des fatigues de la mer, nous y prîmes de l'eau et des vivres, nous passâmes le détroit

et cotoyâmes le Portugal et la France.

Après un combat que nous livrâmes à la vue de Brest, à des vaisseaux normands, et dans lequel, après une attaque vigoureuse, nous conservâmes l'avantage, nous entrâmes dans le port de l'île de Guernesey, et nous mîmes nos blessés à terre. Je l'étais si dangereusement, que je croyais toucher à la fin de mes douleurs, celles de la comtesse ne pouvaient se concevoir : plus elle avait pris sur elle dans l'action, pour ne pas s'y abandonner, plus étant rendue à elle même, elle s'en trouvait accablée. Rien n'égala ses soins, elle fut dix jours entiers près de mon lit sans prendre de repos; c'était elle et Alfibras qui pansaient mes blessures, ses yeux si beaux, si

tendres, étaient sans cesse fixés sur moi; des larmes brûlantes qu'elle s'efforçait de retenir, s'échappaient de ses paupières. Pendant tout le temps que je fus en danger, elle ne quitta pas l'habit qu'elle portait au moment du combat, et ce n'était que pour conserver les forces dont elle avait besoin, dans les pénibles fonctions dont elle s'était chargée, qu'elle prenait quelques alimens.

J'avoue que j'étais sensible aux témoignages de sa tendresse, et plus j'étais persuadé que je touchais au moment de revoir Sophie, plus je marquais à madame de Hainault, autant qu'il m'était possible, ma reconnaissance. Mon sang avait été tellement aigri par la douleur, que ma plaie paraissait plutôt l'effet du feu que du

fer; les bords en étaient noirs et desséchés, une fièvre ardente me consumait et je touchais à mon heure dernière.

Alfibras ne pouvait se procurer dans l'île les simples nécessaires pour ma guérison, et encore moins employer aucun moyen surnaturel; il n'en restait qu'un seul; mais qui oserait le tenter, la masse du sang paraissait être parvenue à un tel point de dissolution que celui qui en aurait le courage pourrait en être atteint mortellement. Cependant Alfibras pressé par madame de Hainault de lui dire la vérité, ne lui put cacher qu'il n'y avait plus d'espoir si l'on ne trouvait le moyen d'enlever de la plaie le venin qui la brûlait; mais qui le pourrait? — Moi, dit la comtesse, comment en avez vous pu douter?

J'étais tombé dans un état d'anéantissement presque total, je n'avais conservé que la faculté d'entendre, jugez de ce que je dus éprouver sur-tout lorsqu'Alfibras lui eut fait observer le danger qu'elle courait. — Et qu'importe, dit-elle, que me servirait la vie si la sienne était terminée? A peine a-t-elle dit ces paroles, qu'elle s'approche de mon lit, enlève l'appareil et colle ses lèvres sur une plaie noire et livide. Je faisais de vains efforts pour la repousser; mais il semblait que mes bras étaient enchaînés; elle me causa les plus vives douleurs; mais bientôt un sang vermeil coule de ma blessure et la fièvre cesse, le plus doux sommeil remplace l'état léthargique où j'étais plongé. Comblée de joie d'avoir réussi au-de là

de ses espérances, elle ne voulait prendre aucune précaution. Alfibras l'y contraignit, et par ses soins, l'empêcha d'être la victime de son généreux dévouement, elle recommanda à notre ami le plus profond secret, n'imaginant point que je fusse instruit de ce qu'elle avait fait pour me sauver la vie.

Je me réveillai quelques heures après, et mon premier soin fut de la chercher des yeux; car je me souvenais bien de tout ce qui s'était passé et je tremblais qu'elle n'eût été victime de son amour. Je la vis auprès de mon lit, l'air calme, le teint aussi beau que je le lui avais toujours vû, je me précipitai sur sa main qui était appuyée sur mon lit.—Ah! madame, que vous me rendez coupable, comment se peut-il que vous ayez ex-

posé votre vie pour celle d'un malheureux qui vous offense sans cesse..... Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir? mais croyez cependant que je sens tout le prix de cette étonnante générosité, la vie m'est peu de chose; mais un si rare exemple d'amour me pénétre d'un sentiment d'admiration. Qui ne serait pas fier d'être aimé de vous comme je le suis? Pourquoi faut-il que j'aie rencontré Sophie. Ah! vous deviez me laisser mourir. — Non, Rodolphe, vivez et laissez-moi vous aimer : un jour vous répondrez à mes sentimens pour vous.

Dès ce moment ma convalescence fit des progrès rapides, je me sentis bien plus tendre pour la comtesse, sans cependant penser moins à ma Sophie; mais, par une

bizarrerie du cœur humain, j'aurais voulu mourir pour rejoindre mon épouse et je savais mauvais gré à celle qui m'avait retiré des portes du tombeau. Lorsque tous les blessés furent en état de soutenir la mer, nous partîmes de Guernesey pour Calais.

CHAPITRE XVII.

Nous abordons en France.

Nous arrivâmes à Calais après dix-sept jours de route environ. La comtesse salua de loin ses pénates et revit avec transport sa patrie, dont elle avait été exilée pendant plus de vingt-cinq ans. Pour moi j'y voyais le terme de mes travaux, et si la reconnaissance que je devais à madame de Hainault balan-

çait la résolution que j'avais prise de m'éloigner d'elle, au moins rien ne pouvait changer celle de la supplier de couronner l'amour de Julian, et de me laisser libre de pleurer ma Sophie, dont elle m'avait promis de faire transporter les restes en Hainault, je comptais la sommer de sa parole. Eh! bien, me disais-je, je vivrai près d'elle, libre de tous soins et n'en ayant d'autre que de passer une partie des jours dans l'asile qui renfermera tout ce que j'aime, mais au moins la comtesse ne pourra m'accuser d'ingratitude, et mon sort sera heureux.

Pour parvenir à l'exécution de ce plan, il n'en fallait pas moins conquérir les états de la comtesse. Elle avait des trésors immenses; mais peu de troupes; il fut conve-

nu qu'on tâcherait d'en réunir le plus qu'il serait possible. La comtesse écrivit à Charlemagne pour lui faire part de son retour en Flandre, et lui demander de séconder sa juste entreprise contre leur frère de Brabant, mais elle ne put en obtenir aucun secours.

N'ayant plus d'espoir d'avoir des troupes de Charlemagne, nous fîmes quelques levées dans le pays de Calais et des environs. Alfibras, à qui le souverain Génie ne permettait plus d'employer aucun secours magique pour ce qui nous concernait, ne pouvant plus se transporter en Norwège pour faire venir des troupes, proposa à la comtesse d'y envoyer Julian. Charlemont se chargea d'aller en Pologne, et je dépêchai Félix à Renti, pour me dégager du serment que

je lui avais fait de lui apprendre mon nom et mes aventures lorsque je serais de retour en France.

Un jour que je faisais manœuvrer nos nouvelles levées sur le bord de la mer, j'aperçus de loin un pavillon danois. Je dépêchai sur-le-champ pour avertir Alfibras et la comtesse et je me rendis au port, où Aleric et Chérodalth, qui nous amenaient deux mille hommes, entrèrent presqu'aussitôt. Je montai dans une chaloupe pour me rendre à bord du vaisseau que montait Aleric. Je me jetai dans ses bras, et en revoyant cet ami qui avait lu dans mon cœur les progrès de l'amour le plus infortuné, je sentis rouvrir ces plaies avec plus de violence, je ne pouvais prononcer une seule parole, il me serrait contre sa poitrine et

semblait partager ma profonde douleur; enfin je lui demandai des nouvelles d'Oliska. —Elle se porte bien, me dit-il, elle est mère de deux enfans aussi beaux qu'elle. Puis nous restâmes l'un et l'autre dans le plus profond silence. — Et vous, mon cher Chérodalth, vous êtes heureux ? — Ah ! puis-je l'être, quand mon libérateur est en proie au chagrin qui le dévore. — Mon ami, il est sans remède; j'ai cru mourir il y a peu de temps, la comtesse m'a sauvé la vie, je vous raconterai ce trait sublime de générosité; je l'admire, elle me fait éprouver le plus profond respect, mais quand je pense........ Aleric et Chérodalth passèrent dans la chaloupe avec laquelle j'étais venu les trouver, et nous res-

tâmes sur le rivage tandis que les troupes danoises débarquaient.

CHAPITRE XVIII.

L'Inconnu.

Je remarquai à leur tête un chevalier d'une taille peu élevée; mais plein de grâce ; des cheveux blonds flottaient sous son casque dont la visière était fermée: j'éprouvai à son aspect une émotion inexprimable. Je demandai à Aleric qui il était. — C'est, me répondit-il, un chevalier errant qui m'a demandé à être de l'expédition, mais qui ne veut pas être connu, je lui en ai donné ma parole : je le crois d'origine anglaise. Un mouvement involontaire me fit avancer vers lui,

il s'arrêta et se pencha sur le cou de son cheval, comme pour me parler, puis tournant la bride aussitôt, je le perdis de vue, ce qui me causa une peine extrême. Je me mêlai dans les rangs; mais soit qu'il m'évitât autant que je le cherchais, soit que le jour qui baissait, ne me permît plus de le distinguer, je ne pus le retrouver.

Cependant la comtesse et Alfibras nous joignirent, la première fit l'accueil le plus flatteur à mes amis, Alfibras embrassa tendrement Aleric et son gendre, ils furent l'un et l'autre frappés de la beauté de madame de Hainault. Je conviens que pour qui n'avait pas vu la reine de Perse et n'aimait pas Sophie, c'était la plus belle des femmes.

Les chefs entrèrent dans la ville et les nouvelles troupes campèrent

avec les anciennes. Je cherchai le chevalier inconnu; mais voyant qu'il était resté au camp, je résolus d'y retourner, pour le voir et lui parler. Je le trouvai dans sa tente; mais quelle fut ma surprise, quelques langues que je lui parlasse, il ne me répondit pas, quoiqu'il eut l'air de m'entendre. J'interrogeai ses compagnons qui me dirent que depuis qu'ils étaient embarqués il n'avait pas dit un seul mot, qu'il ne levait jamais la visière de son casque, qu'il paraissait plongé dans la plus profonde douleur, qu'il fuyait toute société.

Je rentrai dans la ville pour y chercher Aleric et exiger de son amitié qu'il m'apprît quel pouvait être ce chevalier; dès que je lui eus raconté ma première démarche, il

blâma mon indiscrète curiosité. — Vous serez cause, me dit-il, qu'il s'éloignera; car il m'a juré que si on l'inquiétait par la moindre recherche, il quitterait aussitôt l'armée: peut-être est-il déjà parti. — Ah! courez empêcher qu'il ne quitte ces parages, assurez-le que je ne l'importunerai plus...... Aleric monta mon cheval et se rendit au camp; j'attendais son retour avec une impatience dont je ne pouvais deviner la cause. Il revint et me dit que l'inconnu avait quitté le camp. — Dieux! est-il possible!—Mais, ajouta-t il, votre cheval est beaucoup meilleur que le sien, je l'ai rejoint au rivage comme il allait monter une chaloupe et repasser en Angleterre, je l'ai assuré que vous ne chercheriez plus à découvrir son sort et il est

revenu avec moi. — Ah ! je vous remercie, lui dis-je en l'embrassant, je n'aurais pu me pardonnner d'avoir privé la comtesse d'un défenseur qui paraît si courageux.

Je me retirai pour réfléchir au sentiment que j'éprouvais et dont je ne pus parvenir à me rendre compte.

Je passai la nuit la plus agitée, et dès l'aurore je me rendis au camp, moins pour y donner des ordres que pour y voir le chevalier errant. J'allai droit à sa tente et ne l'y trouvai pas, je m'informai où il pouvait être. — Il a monté, me dit-on, à cheval avant le jour, et nous ne savons pas vers quel lieu il a dirigé sa course.

Je battis toutes les avenues du camp ; enfin je l'aperçus assis sur un rocher qui s'avançait sur la

mer; je descendis de mon cheval que j'attachai à un arbre, et m'avançai sans faire le moindre bruit, espérant que quelques plaintes, quelques gémissemens me feraient entendre sa voix; mais aucun mot, aucun cri, ne lui échappaient. Je m'approchai, il me reconnut, tressaillit et voulait se lever pour me fuir; mais je le priai de m'entendre. — Aimable étranger, lui dis-je, ne me fuyez point, je ne chercherai point, par une curiosité indiscrète, à vous arracher votre secret; mais si vous êtes malheureux, apprenez que vous ne pouvez pas l'être plus que moi. Ah! mes malheurs ne vous sont point inconnus, vous étiez dans un pays où tout retentit encore de la perte de celle que je pleurerai jusqu'à mon dernier soupir; peut-être

avez vous connu ma Sophie ; mais si vous n'êtes venu dans ces climats qu'après que le ciel a permis à la mort de détruire son plus bel ouvrage, vous en aurez sans doute entendu parler. Ah ! si vous l'avez connue vous ne me refuserez pas de mêler vos larmes aux miennes; si vous n'avez fait qu'entendre raconter mon malheur vous ne pouvez y être insensible. Je ne sais quelle force surnaturelle m'attache près de vous, il me semble qu'en voulant soulever le poids des calamités sous lequel vous gémissez, je sens moins l'âcreté des miennes ; comment se peut-il que vous ne partagiez pas cette sympathie qui m'attire vers vous?

L'inconnu fit un mouvement comme pour me répondre, mais il s'arrêta, semblable à un homme

qui a éprouvé un moment de délire et qui paraît étonné de l'imprudence qu'il allait commettre : rien ne put lui faire rompre ce silence farouche. Je ne doutai pas cependant qu'il n'eût connu Sophie, son nom l'avait fait tressaillir, et quelque maître qu'il fût de ses mouvemens, quelqu'impénétrable que fût sa visière, je désirais trop de démêler la cause de ses moindres gestes, pour ne pas voir que celui qui me causait un si vif intérêt, n'était autre qu'un rival. Je savais que Sophie avait été demandée en mariage par un chevalier anglais peu de temps avant mon arrivée à Coppehague, qu'il avait été refusé par la crainte que ses parens avaient qu'il ne l'emmenât dans la Grande Bretagne. C'est bien lui, me dis-je, qui, ramené par

l'amour, aura trouvé sous une tombe insensible l'objet de ses adorations; il me hait, il doit me haïr, il cherche les combats, parce qu'il cherche la mort. Qui pourrait vivre ayant perdu Sophie? Son agitation était extrême, je ne doutai pas qu'elle ne fût l'effet de la plus terrible jalousie. Je ne voulus point prolonger son supplice par ma présence, et je me retirai.

Depuis ce moment je ne le cherchai plus et ne quittai plus Calais jusqu'à l'arrivée d'Anguerrand.

CHAPITRE XIX.

Réunion des alliés; nous entrons en campagne.

ANGUERRAND de Renti vint

nous joindre à Calais avec Félix, notre reconnaissance fut fort tendre et lorsqu'il eut vu la comtesse, il me félicita d'être destiné à partager le sort d'une aussi belle femme. Je ne lui répondis qu'en lui faisant voir le portrait de Sophie et en lui racontant mes tristes aventures depuis que je l'avois quitté; il y prit infiniment de part et son amitié et celle d'Aleric aurait été pour mon cœur une douce consolation, si les pointes aiguës d'un souvenir toujours renaissant ne l'eussent point livré à un supplice éternel. Félix eut presqu'autant de joie de me revoir que de se trouver avec son épouse; son attachement pour moi était extrême.

Cependant il fallait bien que je m'occupasse de tout ce qu'exigeait

de moi l'engagement que j'avais pris de remettre madame de Hainault en possession de ses états, ainsi je parus prendre beaucoup d'intérêt à ce que lui dit Anguerrand que ses vingt-quatre compagnons lui amenaient cinquante lances chacun, qu'ils avaient pris leur route par Soissons pour se rendre sous les murs de Maubeuge où était le rendez-vous. Julian reçut une lettre de son frère qui lui annonçait son départ de Pologne avec cinq mille hommes que le duc lui avait confiés; ainsi l'armée se trouvait de quinze mille combattans, ce qui était bien suffisant pour entrer en campagne.

Il fut décidé qu'on leverait le camp sous Maubeuge : les charriots couverts devaient suivre l'armée, et si cette ville ouvrait ses

portes, comme il y avait lieu d'espérer, on y devait laisser les femmes, les enfans et le trésor; nous nous mîmes en marche et nous rencontrâmes à Aire les chevaliers champenois et leurs hommes d'armes. Ils me firent mille accueils, et à la comtesse les protestations du plus entier dévouement; on s'arrêta quelques jours pour attendre les Polonais que Charlemont nous amenait; il revint avec sa gaîté accoutumée et nous fit mille contes sur sa chère sœur.

Quand on eut fait la revue des troupes on s'avança sous les murs de Maubeuge, qui ouvrit ses portes à son ancienne dame avec la plus grande démonstration de joie. Les vieillards la reconnurent et s'étonnèrent seulement que vingt-sept ans d'absence n'eussent

point altéré ses charmes. La comtesse monta un palefroi et me pria de l'accompagner; ayant fait ranger l'élite de ses troupes en bataille sur la grande place, elle me fit proclamer comte de Maubeuge. Les magistrats me jurèrent fidélité au nom du peuple. Cette démarche, qui pour tout autre aurait été une faveur insigne, me causait le plus vif chagrin; je n'osai cependant démentir la comtesse dans cette imposante assemblée; mais aussitôt qu'elle fut descendue de cheval je lui marquai ma surprise. Oubliez-vous, madame, que Julian et Charlemont sont vos héritiers, comment les dépouillez vous? —Et qui vous a dit, seigneur, que je les dépouille, je remplis la promesse que je vous ai faite, songez à remplir la vôtre et ne

vous inquiétez de rien. Elle me quitta aussitôt pour parler à Alfibras; je ne crus pas devoir insister davantage et remis à un temps plus tranquille à assurer le bonheur de mon ami en conservant ma liberté.

J'éprouvais quelqu'allègement à mes peines habituelles en entendant parler cet homme, vraiment sage, des grands intérêts politiques. Je m'oubliais, avec lui, lorsqu'on vint nous avertir qu'on voyait flotter les étendards Brabançons.

CHAPITRE V.

Négociations.

Nous nous rendîmes aussitôt à la tente de la comtesse, où nous trouvâmes tous les chefs assem-

blés : il fut résolu que l'on se rangerait en bataille pour attendre l'ennemi. Le terrain que nous occupions était très-avantageux : nous étions d'un côté appuyés par un bois, et de l'autre par un marais impraticable ; les Brabançons avaient le vent et le soleil dans les yeux, et nous dominions sur eux, étant placés sur le penchant d'une colline.

Dès que le duc fut à la portée du trait, il disposa son armée comme pour commencer le combat ; mais soit que, pressé par la voix secrette de sa conscience, qui lui faisait sentir l'injustice de sa cause, soit que l'aspect imposant de nos troupes lui fît craindre de succomber, il envoya des ambassadeurs pour faire des propositions de paix.

Les gardes avancés leur ayant fait bander les yeux, les conduisirent au quartier général. La comtesse les reçut. Ils offrirent la paix, à condition que madame de Hainault ne se remarierait pas, qu'elle unirait son plus proche héritier à Adeline de Brabant, et céderait à sa nièce la propriété de ses états après sa mort.... On fit retirer les ambassadeurs, et la comtesse parla en ces termes : Je vais enfin, Rodolphe, vous apprendre quels ont été mes projets, depuis l'instant que je vous ai reçu dans le palais de la Discrétion. Jamais je n'ai eu celui de m'unir à vous; fidèle à la mémoire d'un époux que la mort m'a ravi, je ne passerai point à de nouvelles noces, ainsi je remplirai sans peine le premier article que le duc propose pour la paix,

maisne croyezpas m'en être moins cher, et s'il fallait que vous vous séparassiez de moi, j'en mourrais de douleur. Je vous déclare donc mon seul héritier, et en cette qualité, c'est à vous que la main d'Adeline est offerte : voyez, dit-elle, en découvrant un portrait qui était celui de la princesse, si vous ne trouvez pas en elle tous les charmes qui peuvent séduire ; ses vertus sont aussi accomplies. Toujours j'ai formé le vœu de vous rendre possesseur de cette charmante personne , assez et trop long-temps vous pleurez celle que les Dieux vous ont ravie pour jamais ; mettez un terme à vos douleurs , arrêtez le sang prêt à couler , et rendez-moi la plus heureuse des femmes en assurant votre félicité ; non-seulement je vous

cède mes états après ma mort, mais même dès cet instant je vous en fais possesseur, et vivrai sous vos lois, n'ayant d'autre ambition que de vous savoir parvenu au plus haut degré de gloire. Le discours de la princesse m'avait causé le plus extrême étonnement, et il me fallut quelque temps pour me recueillir, elle crut que j'étais occupé du portrait d'Adéline, qui aurait pu passer pour le sien tant la ressemblance était frappante, à l'extrême jeunesse près, car Adeline n'avait que quatorze ans; mais que m'importaient sa beauté en les offres brillantes de sa tante! Cependant je ne pouvais me dispenser de lui témoigner ma reconnaissance.

Vos bontés, madame, lui dis-je, sont au-dessus de tout ce que

je pourrais exprimer ; mais si je n'ai pu y répondre lorsque j'ai cru que vous me destiniez votre main, à bien plus forte raison refuserai-je une princesse belle, il est vrai, mais dont je ne connais que les charmes, à qui peut-être n'aurai-je pas le bonheur de plaire, et dont le caractère pourrait se trouver opposé au mien. Permettez-moi de suivre votre exemple : vous vous conservez à la mémoire d'un mari, et moi à celle d'une épouse. Je passerai mes jours auprès de vous, mais sans me ployer au joug d'un hymen où je serais le plus infortuné des hommes. — C'est donc là votre réponse ? vous refusez Adeline, mais vous ne me quitterez pas ? — Non, madame, si vous ne cherchez pas à enchaîner ma liberté, si vous n'êtes pas

fatiguée de mes tristes regrets, je vous jure de ne jamais vous quitter.... Elle fit rentrer les ambassadeurs, et leur dit qu'elle ne recevrait de loi que du sort des combats; qu'ils pouvaient retourner vers leur maître, qu'on attendrait le signal dont on convint avant de commencer l'action, pour être assuré qu'ils étaient rendus au camp du duc.

Vous voyez, dit la comtesse, lorsque les ambassadeurs furent sortis de sa tente, que je ne chercherai point à contraindre vos inclinations, et vous pouvezz à présent juger de la pureté de mon affection pour vous. — Je suis pénétré de vos bontés, madame, et j'y répondrai par mon respect et mon attachement. — J'y compte, mon cher Rodolphe; mais les momens

sont chers. Elle parcourut les rangs et ordonna que toute l'armée fût prête à combattre au premier signal.

Je la quittai, et comme je passais au centre de l'armée qu'Aleric allait commander, je l'aperçus hors des rangs, ainsi que le chevalier inconnu, avec qui je n'avais pas cherché à me trouver depuis que j'avais été convaincu qu'il était mon rival ; il paraissait parler à mon ami avec chaleur, et je vis qu'il lui remettait une boîte à portrait et un rouleau de papier ; ils étaient si occupés de ce qu'ils disaient, que j'étais près d'eux avant qu'ils s'en fussent aperçus, mais cependant je n'entendis pas la voix de l'inconnu, car ils parlaient infiniment bas, et se turent dès qu'ils me reconnurent.

Je m'éloignerai, dis-je au chevalier, je ne veux pas troubler les confidences que vous faites à Aleric; je sais combien je vous suis odieux... L'inconnu fit un mouvement de surprise, porta la main sur son cœur, et prenant la mienne, il me la serra avec une telle expression, qu'au travers de son gantelet, j'éprouvai une émotion dont je ne pouvais deviner la cause. Confondu par cette action, j'allais le presser de m'apprendre par quel bonheur sa haine avait cédé à l'affection qu'il me témoignait, quand le signal se fit entendre, et me força de passer à l'aile gauche qui devait m'obéir. Renti, qui la commandait en second, était déjà à cheval, Alfibras, Chérodalt, le chevalier inconnu étaient au centre, la comtesse s'était réservée

l'aile droite, ayant pour aides-de-camp Julian et Charlemont.

CHAPITRE XX.

Bataille, victoire, reconnaissance.

Il n'appartient qu'à l'histoire de faire le récit de cette journée mémorable : tout ce que l'habileté peut donner de moyens d'attaque et de défense, fut mis en usage par les généraux de l'une et l'autre armée ; chacun semblait défendre sa propre cause : aussi le sort de la bataille demeura-t-il incertain pendant plusieurs heures.

Cependant l'aile droite de l'armée du duc ploya sous les efforts des Français que j'avais l'honneur de commauder, et la victoire se rangeait sous nos étendards ; déjà

je poursuivais les ennemis que j'avais mis en déroute, quand je vis dans notre armée un grand mouvement au centre de l'aile droite; je laissai le commandement de l'aile gauche à Renti, je traversai la mêlée. Alfibras et le jeune inconnu s'étaient portés au secours de la comtesse, qui était enveloppée de toutes parts; le premier avait été grièvement blessé, avant de pouvoir pénétrer jusqu'à elle, et je fus obligé, pour empêcher notre sage de tomber au pouvoir de l'ennemi, de faire tête à plusieurs hommes d'armes, qui se disputaient ce prisonnier important par sa grande réputation, je le couvris de mon bouclier, et donnai le temps à Chérodalt de s'avancer avec un corps de troupes

fraîches, qui chargèrent celles du duc, et firent passer à l'arrière-garde son beau-père. Quand je fus certain qu'il n'y avait plus de danger pour lui, je cherchai à pénétrer au lieu où il y en avait un si grand pour madame de Hainault, que la bravoure du chevalier inconnu avait pu seule délivrer. Ce jeune héros, au milieu d'une grêle de traits, avait pénétré, dans le fort de l'action, où la comtesse était accablée par le nombre, et séparée de Julian et de Charlemont; le premier avait été fait prisonnier de la propre main du duc, et l'autre avait eu son cheval tué sous lui, et ne pouvait se relever. Je l'aidai à se débarasser, il remonta un autre coursier, et chercha à défendre madame de

Hainault, qui faisait d'inutiles efforts pour retarder le moment de la perte de sa liberté.

Mais un dieu présidait à sa destinée, et ce dieu était l'inconnu; il se précipite sur les audacieux qui en voulaient à la vie ou à la liberté de la souveraine légitime: chaque coup qu'il porte est sûr, et rien ne résiste à sa valeur. Ils fuient, mais ils veulent entraîner à leur suite la princesse, qui, épuisée de fatigue, ne pouvait plus supporter ses armes; l'inconnu renverse tout et parvient à saisir les crins du cheval de madame d'Hainault, et d'un bras vigoureux, malgré les lances, les piques, les dards et les javelots, qui s'opposaient à son passage, l'enlève sur son dextrier. Charlemont et moi, suivis de l'élite de

nos troupes, nous chargeons les Brabançons, qui cédèrent à ce nouveau choc.

Je vis passer près de moi l'inconnu, tenant dans ses bras la comtesse. Dans le fort de l'action, la courroie de son casque s'était détachée, il me sembla, malgré le désordre et la poussière dont il était couvert, que ses traits ne m'étaient pas inconnus; je voulais m'arrêter pour le voir, mais entraîné par l'impétuosité des nôtres, il me fut impossible. Bientôt toute l'armée se joignit à nous et nous repoussâmes les vaincus bien au-delà du champ de bataille, dont nous demeurâmes les maîtres.

Dès que je pus revenir sur mes pas, je suivis les traces de la comtesse. J'arrive au moment où on

la déposait sur un lit fait avec les drapeaux que nous avions enlevés aux ennemis. Mais que vois-je cette fois, je ne pouvais plus en douter, cet inconnu, ce chevalier qui soutenait encore la comtesse dans ses bras, c'était..... oui, c'était ma Sophie. Rien ne peut contraindre les mouvemens de ma joie ; je me précipite à ses genoux, je saisis sa main que je couvre de baisers, je ne vois rien, je n'entends plus rien, je crois que tout ce qui m'est arrivé n'est qu'un songe pénible, dont la présence de Sophie est le réveil. La comtesse qui, malgré les blessures qu'elle avait reçues et son extrême fatigue, n'avait pas perdu l'usage de ses sens, m'aperçut. — Oui, mon cher Rodolphe, me dit-elle, c'est ta Sophie, reçois-la des mains

de ta mère. — Ma mère ! — Oui, mon fils, je ne puis plus garder un secret que les destins m'avaient long-temps imposé, et qu'au moment où je pouvais le révéler, l'orgueil renferma dans mon sein. Insensée que j'étais, je ne voulais pas reconnaître pour mon fils l'époux de Sophie. Ah ! j'ignorais que les vertus de cette femme sublime étaient bien au-dessus de la naissance la plus illustre.

Partagé entre les sentimens les plus tendres, j'embrassais mon épouse et ma mère, Sophie répondait à mes transports, et témoignait à madame de Hainault la plus respectueuse tendresse ; le doux son de sa voix retentissait dans mon cœur, et en éloignait pour jamais toute impression de douleur. Cependant, je ne pouvais

concevoir par quel enchaînement les destins me rendaient à la fois deux êtres que je croyais être descendus l'un et l'autre dans les abîmes de la mort ; je brûlais d'apprendre les détails de leur étonnante histoire. Mais le tumulte d'un camp était peu propre à entendre ce récit, il fallut suspendre mon impatience jusqu'à ce que nous eussions pu transporter ma mère dans le même château où Chérodalth avait fait conduire Alfibras. D'ailleurs, j'avais un bien vif desir de revoir cet ami, dont l'état m'inquiétait. Je laissai donc à Renti et à Charlemont le soin de faire camper l'armée victorieuse ; je suivis ma mère et mon épouse au château de Klinguem, où était notre sage ; nous le trouvâmes occupé à panser lui-même

ses blessures, qui heureusement n'étaient point mortelles; je me jetai dans ses bras, en lui disant: cruel ami, comment avez-vous pu me laisser croire que j'étais le fils et l'époux le plus infortuné, tandis que vous saviez que ma mère et mon épouse existaient l'une et l'autre? — J'avais donné ma parole de vous taire ces importans secrets; et ma parole est sacrée. — Mais, dites-moi, je ne suis donc pas le fils d'Imelingue? — Vous allez le savoir, car rien ne peut retarder le récit que la comtesse vous a promis.—Et toi, ma chère Sophie, la mort avait-elle suspendu ses terribles coups, ou le ciel t'aurait-il retirée du tombeau? — Comme je ne savais pas, dit Sophie, quelle serait l'issue du combat, et que je désirais que tu fusses

instruit de ce que l'amour m'avait fait souffrir et entreprendre depuis notre cruelle séparation, j'avais écrit ces mémoires dans le plus grand détail, et avais prié Aleric de te les remettre après ma mort.

Je sortis aussitôt, pour aller chercher Aleric, mais ce tendre ami, qui venait d'apprendre mon bonheur, accourait pour m'en marquer sa vive satisfaction. Il me remit le cahier qui contenait les témoignages de l'amour le plus tendre. Dès que j'en fus possesseur, ne me rappelant plus que ma mère devait aussi m'apprendre, si elle était ou non Imelingue, je me retirai dans une allée du parc, où m'asseyant au pied d'un arbre, je lus ce que je transcris ici littéralement.

CHAPITRE XXI.

Histoire de Sophie, depuis le départ de Rodolphe, jusqu'au jour de la bataille entre les alliés et les Brabançons.

A l'instant où emportée par un sentiment exalté, qui me fit préférer la gloire de mon cher Rodolphe à la vie, je crus avoir porté un coup d'autant plus assuré que je me sentis mourir ; mon âme prête à quitter, pour jamais, sa dépouille mortelle, n'eut pour dernière pensée, que le regret le plus vif de ne plus revoir l'objet de mon amour. Je restai plusieurs heures dans une insensibilité si voisine de la mort, que je n'aurais pas senti le passage de l'anéantisse-

ment total, à l'état où j'étais réduit. Mais Alfibras, qui ne m'avait pas quitté un seul instant, me rappela à la lumière; sa femme, ses filles, Oliska, la sensible Oliska, et son époux, me prodiguèrent aussi les plus tendres soins, sans aucun espoir d'en être récompensé par le succès. Lorsque j'ouvris les yeux, je crus être descendue sur les sombres bords, et je ne pouvais rassembler aucune idée, la tienne, mon cher Rodolphe, me restait seule, je t'appelais, je te demandais et je ne pouvais comprendre pourquoi tu m'avois livré au fer des assassins. Alfibras me rendit la connaissance de mon malheur et me demanda quelle était ma résolution.—De mourir, puisque Rodolphe ne vit plus pour moi. Oliska me détourna de cette

funeste résolution, mais rien ne put me faire changer celle de ne jamais reparaître à Coppehague, où déjà le bruit de ma mort était parvenu.

Alfibras ne la combattit pas, il y trouvait de grands avantages pour toi, mon cher Rodolphe; il m'apprit alors que la comtesse était ta mère, qu'ainsi je ne pouvais espérer qu'elle sanctionnât notre union, et encore moins, que tu pusses te résoudre à suivre ses volontés si tu me croyais existante. Je connaissais la fierté de mon père, qui n'aurait pu supporter l'outrage d'un refus. Enfin ma vie n'était qu'un fléau pour tout ce que j'aimais, et ma mort simulée le seul port où je pouvais attendre la suite des événemens, si tu me conservais une constance à l'é-

preuve du temps. Si tu revenais pleurer sur ma tombe, je pouvais toujours te revoir et vivre ton épouse, ton amie, sans aucun obstacle de la part de nos parens, puisqu'ils ignoreraient le bonheur dont nous jouirions. Si ton amour cédait au temps, à l'ambition, qu'avais-je à faire dans un monde qui me serait devenu odieux?

Rien ne pouvant changer ce projet, Alfibras de concert avec sa famille, Aleric et son épouse prirent toutes les précautions, pour dérober la connaissance de ma vie à tout autre qu'à eux, Chérodalth n'en fut instruit qu'après son mariage, cependant on fit mes obsèques, et mon père voulut avoir auprès de lui les cendres d'une fille qui avait fait si long-temps le plaisir de ses yeux, et que l'amour

rendait si cruelle ; il ordonna que mon cercueil fût transporté à Copenhague et déposé dans un superbe mausolée. Je me reprochais les pleurs que je leur coûtais, mais l'idée de me conserver à toi, par ce triste stratagème, me rendait insensible à leur profonde douleur : tant l'amour est un sentiment tyrannique qui sacrifie tout à lui ! D'ailleurs je me disais, ne vaut-il pas mieux qu'ils me croient morte, que de me voir mourir lentement sous leurs yeux ? ce qui aurait été bien certainement, si je n'avais conservé l'espoir de te revoir.

A l'instant où Alfibras partit, pour te joindre au palais de la Discrétion, ne voulant pas m'abandonner dans l'état où j'étais, il m'emmena avec lui et me logea dans la onzième chambre du salon

noir. Je l'avais prié de te porter mon portrait, le sang, les cheveux, partie du vêtement d'une jeune fille qui lui étaient nécessaires pour rompre le charme, j'exigeai qu'il prît les miens. Lorsque tu entras dans ce salon, j'entendis le bruit de tes pas, et mon cœur tressaillit. Je me levai, m'approchai doucement de la porte, et quelque sensible que je fusse aux accens de la douleur, je demeurai fidele au serment que j'avais fait de ne me point découvrir, mais voyant que tu ne voulais pas accomplir les cérémonies des mystères, j'entrai, persuadée que tu croirais n'appercevoir que mon ombre. L'obscurité, le trouble de tes sens, ajoutèrent à l'illusion, et tu crus n'obéir qu'à mon âme. Pour moi, en te revoyant, je pensai oublier

ma résolution, mais la crainte du danger où je t'aurais exposé, fut plus forte que l'amour, et je fis signe à Afibras, qu'il était temps qu'il me dérobât à tes regards; je me renfermai dans mon triste appartement, où je restai jusqu'à l'instant du départ d'Alfibras, et ce ne fut pas sans le plus douloureuse émotion, que je quittai la vallée de la Discretion, pour me rendre avec notre digne ami dans la retraite qu'il m'avait fait préparer chez lui.

Il revenait tous les dix jours dans sa famille, m'assurait que rien ne pouvait éloigner de toi mon idée, j'en jugeais aussi par tes lettres à Aleric et à Oliska. C'était toujours moi qui dictais les réponses, j'avais reçu de notre ami, ton portrait, qu'il avait fait faire à l'insu de la comtesse; et

la boucle de tes cheveux, que tu avais voulu qu'on déposât dans mon tombeau. Riche de ces dons précieux, je passais mes jours à les voir et à les couvrir de baisers Les momens où Alfibras venait chez lui, étaient les plus heureux de ma vie. Ce digne ami me peignait en traits de flammes la tendre constance, mais il ne me cachait pas que ta mère était invariablement attachée à te faire épouser Adeline de Brabant, et qu'elle lui avait déclaré que si tu t'obstinais à la refuser, elle ne te reconnaîtrait pas et finirait par nommer Julian son héritier. Je n'aurais pas voulu que tu perdisses le sort brillant qui t'était destiné, mais je n'aurais pas voulu aussi que tu cessasses de m'aimer.

Cependant je supportais avec

courage une absence qui devait finir, je touchais au terme de mes inquiétudes, je savais que tu étais près d'aborder en France, lorsque j'appris que tu avais été blessé. Juge quelles furent mes alarmes: en vain Alfibras m'assurait qu'il n'y avait rien à craindre pour ta vie, je ne pouvais résister à mes tourmens. Vingt fois je fus prête à sortir de ma retraite, à traverser les mers, pour me rendre à Guernesey, mais le danger de te compromettre, me retint seul; cependant je n'eus pas un instant de repos, jusqu'à celui où Aleric reçut ta première lettre, où tu lui rapportais de quelle manière ta mère t'avait rendu à l'existence. Oserai-je te dire que j'éprouvai un des plus pénibles sentimens de ma vie? j'aurais voulu sauver tes jours

aux dépens des miens, et penser qu'une autre s'était exposée aux plus grands risques pour t'arracher à la mort, me causait un chagrin extrême, et je sens que si c'eût été une autre que ta mère, j'en serais morte de douleur : mais que de droits n'acquérait-elle pas à la reconnaissance, et que tu pouvais reporter à sa nièce.

J'étais livrée à ces cruelles pensées, lorsqu'Aleric apprit ton arrivée en France; il me demanda si j'avais des ordres à lui donner. — Aucun, lui dis-je. — Aucun? — Non, car je pars avec vous... Il voulut inutilement s'y opposer.

Je te vois, je suis à présent près de toi, je t'adore plus que jamais. Tu sauras, si je succombe dans le danger, que je vais partager avec toi, quel est ce chevalier inconnu,

pour qui tu as un intérêt si tendre. Apprends aussi que la jalousie déchire mon cœur, depuis que je sais qu'Adeline est le portrait de la comtesse, parée des grâces de la plus brillante jeunesse, tu l'aimeras, tu m'oublieras, et ta Sophie n'aura plus qu'à mourir, mais la trompette sonne, mon sort va se décider. »

Si mon amour pour Sophie avait pu s'accroître, la lecture que je venais de faire eût produit cet effet, mais pouvais-je l'aimer davantage ? c'était impossible. Je baisai avec transport ces précieux témoignages d'une tendresse aussi pure, et les posant sur mon cœur, je revins joindre ma mère et Sophie. Quoi ! me dit cette dernière, vous êtes bien curieux, ne pouviez-vous attendre pour lire ce récit ? — At-

tendre? ma Sophie, c'était perdre des instans pour t'adorer, t'estimer davantage.—Ah! combien tu me dédommages des maux que j'ai soufferts! Et que de choses j'avais à lui dire! je ne voyais qu'elle, je ne parlais qu'à elle, mais elle me rappela avec une douceur charmante, que je devais modérer mes transports, pour m'occuper davantage de ma mère qui aurait lieu de se plaindre de mon indifférence, si je ne la priais pas de m'informer des circonstances merveilleuses qui me faisaient retrouver en elle Imelingue. Je convins que Sophie avait raison, et m'approchant du lit de la comtesse, je m'excusai de m'être absenté quelques instans, mais ne voulant pas lui en dire la véritable cause, je prétextai que j'avais eu des ordres

indispensables à donner : elle voulut bien le croire, et nous fit le récit de toutes ses aventures. Pendant ce récit, ma mère s'était penchée sur le sein de mon épouse ; et des larmes de tendresse coulaient de ses yeux, je les pressais toutes deux dans mes bras, et ce doux moment effaçait pour jamais le souvenir de mes longues infortunes.

CHAPITRE XXII.

Tout ce qui se passa jusqu'à la reddition de Valenciennes.

Ma mère écrivit au père et à la mère de Sophie la lettre la plus affectueuse, Sophie écrivit de son côté la lettre la plus touchante, et moi la plus passionnée, car

chaque instant ajoutait à mon amour, comme le temps avait ajouté à la beauté de Sophie. Aleric chargea sa femme de préparer madame Théodoric à une nouvelle si heureuse et si inattendue, Alfibras écrivit aussi à sa famille, à la grande satisfaction de Chérodalth, qui trouvait déjà bien longue l'absence de sa chere Julie. Nous l'engageâmes à prier sa mère à venir aussi se joindre à nous. On voulait sur-le-champ faire partir un courrier pour Coppehague, mais Charlemont qui ne connaissait pas de plus grand plaisir que de changer de place, voulut nous en servir, et partit à l'heure même, en nous disant qu'il voulait aussi aller en Norwège.

Sophie ne quittait pas ma mère, et quoique notre hymen fut aussi

sacré que ceux que les plus augustes cérémonies accompagnent, je ne pus obtenir d'elle les droits qu'il me donnait: jugez avec quelle impatience j'attendais l'arrivée de Théodoric et de sa femme.

Une seule chose me laissait quelques doutes sur le récit de la comtesse ; c'était l'apparition de ma mère. — C'était moi effectivement, mon cher Rodolphe, et c'est là ce que vous ne devez pas me pardonner, car j'ai cherché à vous tromper par cette feinte apparition. J'avais obtenu d'Alfibras, avec beaucoup de peine, de me transporter chez lui, sous le prétexte que j'avais le plus violent desir de vous revoir, mais dans le vrai, pour vous forcer par la terreur qu'inspirent ceux qui sortent du tombeau, à vous séparer de Sophie.

Ah! je n'ai réussi que trop au gré de mes desirs, d'ailleurs il est aisé de vous convaincre que votre mère n'est point dans ce cercueil que vous avez arrosé de vos larmes, et rapporté avec tant de soins. On l'ouvrit, et il se trouva vide. Je compris alors la sensibilité que ma mère avait témoignée en voyant celui de son époux : mille autres circonstances que ce mystère m'avait fait paraître extraordinaires, s'expliquèrent de la même manière. Cependant, après avoir donné les premiers momens à l'amour et à la nature, il fallut reccueillir les fruits de la victoire. Il fut résolu que nous marcherions sur Valenciennes, dès le lendemain.

Espérant toutefois que les habitans ne nous forceraient pas à

en faire le siége, nous nous occupâmes aussi de l'échange des prisonniers. Parmi ceux que nous avions faits, était un neveu de la duchesse de Brabant, il parut digne d'être offert en la place de Julian. et afin que rien ne tardât son retour, ma mère allait renvoyer ce prince sur sa parole, quand nous vîmes arriver Julian, qui parut extrêmement troublé; il ne s'approcha qu'en tremblant de la comtesse et semblait craindre qu'elle ne l'accusât de n'avoir pas vendu assez cher sa liberté. Elle chercha au contraire à le rassurer par l'accueil le plus favorable. Julian, après avoir mis un genou en terre, et baisé respectueusement sa main, se retirait en silence, lorsque je vins à lui pour l'embrasser et lui

apprendre combien d'événemens heureux avaient changé mon sort pendant sa captivité.

Mon cher Julian, vous voyez le plus fortuné des hommes, voilà ma mère, voilà mon épouse.— Dieux! Sophie, s'écria-t-il, quel miracle vous l'a rendue.—L'amour, qui n'a pu voir détruire le cœur le plus tendre qui fut jamais. — Ah! croyez, reprit tristement Julian, que je suis aussi sensible que je le puis, à votre bonheur.... Mais comment ma tante est-elle votre mère? Je le lui racontai en peu de mots, et j'ajoutai : il paraît certain qu'elle ne veut pas passer à de secondes noces, cependant votre amour, votre constance, mériteraient. —Je ne mérite rien, mon cher Rodolphe, je ne demande rien, tout est fini pour moi, et je

n'ai pas même le seul bien qui peut rendre capable de supporter les plus grands malheurs, c'est l'estime de soi-même : je suis indigne de voir le jour qui m'éclaire. Quoi? dis-je, êtes-vous le seul que le sort des combats ait fait tomber au pouvoir de l'ennemi? Le duc dont vous êtes le prisonnier, n'a-t-il pas prouvé l'estime que votre conduite lui inspira dans cette mémorable journée, puisqu'il ne s'est attaqué qu'à vous?—Ah! mon cher Rodolphe, ce n'est pas en succombant sous le nombre, que j'ai manqué aux lois de l'honneur.... Je suis coupable d'un plus grand crime, (dont je ne puis toutefois, ni ne veux demander pardon, car il a beau déchirer mon cœur, par les plus cuisans remords, il n'en fait pas moins ma félicité,) j'ai

cherché l'occasion de le commettre. — Quoi donc, mon cher Julian, seriez-vous infidele? je crois que ma mère vous le pardonnerait aisément; vous ne me répondez point, vous rougissez, et quel est l'objet qui vous fait manquer à des promesses si inutilement répétées? — Ce que le ciel a fait de plus beau, c'est tout à la fois Minerve et Flore. — Ah! je comprends, c'est Adeline. — Oui c'est Adeline, et, insensé que je suis, quel est mon espoir? — Le plus grand, mon cher, et je crois même que ce sera un moyen d'assurer la paix. — Mais comment oser déclarer à ma tante que j'en aime une autre, elle à qui j'avais demandé pour toute grace de passer ma vie à l'adorer? — Oh! si ce n'est que cela, je m'en charge, et même sans blesser sa vanité, car

je pense bien comme vous que quelque vertueuse que soit une femme, quelqu'indifférente qu'elle paraisse aux hommages qu'elle reçoit, elle n'aime point à perdre ses conquêtes, laissez-moi donc agir, et gardez seulement le plus profond secret vis-à-vis de Charlemont, qui pourrait à son retour, en s'abandonnant à sa maline gaîté, piquer l'orgueil de ma mère, par le seul plaisir de dire un bon mot. Julian pénétré de reconnaissance, me serra contre son cœur, et me promit de se conduire entièrement par mes conseils ; il m'avoua qu'au moment où madame de Hainault nous fit voir le portrait de sa nièce, il avait fait sur lui une si vive impression qu'il avait tremblé que j'acceptasse sa main, mais qu'aussitôt qu'il avait été

certain de mon refus, il n'avait plus cherché que les moyens de voir Adeline.

J'allai trouver Alfibras qui ne pouvait encore sortir de sa chambre, et lui racontai tout ce que m'avait dit Julian : notre sage promit d'engager ma mère à proposer au duc de marier Julian à Adeline, sans lui céder les prétentions sur le Hainault, qui m'appartenait; mais qu'elle lui donnerait la propriété de Maubeuge et un million d'écus en dot. Alfibras, qui ne connaissait d'autre bien que de faire des heureux, voulut dès le soir même entamer cette négociation, il se fit porter dans la chambre de ma mère, qui fut ravie de le voir; m'ayant prié d'approcher il lui fit les propositions dont nous étions convenus. — Il y a

deux difficultés, répondit-elle, d'abord le consentement de mon fils. — Vous n'en pouvez douter : terminer la guerre, assurer à mon ami un établissement brillant, sont deux motifs trop puissans pour que j'hésite un seul moment. — Je comptais bien sur votre générosité...... Mais lui, voudra-t-il bien y consentir? sa folle passion pour moi que rien n'a rebutée. — C'est à vous, dis-je à Alfibras, à lui faire entendre raison, ma mère ne l'aime pas, ne veut pas se remarier : que fera-t-il d'un amour malheureux? Adeline ressemble à sa tante, et si parfaitement qu'il faut qu'il se prête à l'illusion et qu'il assure son bonheur par une alliance qui est faite pour le flatter infiniment. — J'y ferai mon possible, reprit notre ami. — Ah! mon cher

Alfibras, dit ma mère, assurez-le que je l'exige comme la seule marque que je veuille recevoir de son amour. Je souriais intérieurement de la ruse dont nous nous étions servis, sans cependant assurer qu'elle eût été nécessaire; car il faut convenir que ma mère n'avait que les grâces de son sexe.

Alfibras se fit porter chez lui et la comtesse me dit d'y conduire Julian. Rien ne put égaler sa joie lorsqu'il apprit qu'elle consentait à son mariage; mais il nous promit de la modérer, et de n'avoir l'air que d'obéir. Dès le soir ma mère fit partir le neveu de la duchesse avec ces conditions de paix, les négociations ne furent pas longues. Adeline qui n'avait pas moins été charmée de Julian, que Julian l'avait été d'elle, engagea

son père à accepter ce qui était proposé. Julian de son côté brûlait d'impatience et ne s'en laissait pas moins parler raison par sa tante, qui lui savait un gré infini de sa condescendance.

Enfin on signa le traité, et Julian que j'accompagnai, parce qu'il fallait que je prêtasse foi et hommage, se trouva aux pieds de sa chère Adeline.

Sophie, avant que je partisse, me dit : mon cher Rodolphe, vous allez voir Adeline, ne regretterez-vous rien? — Sophie, ma Sophie, pouvez-vous vous faire cette injure? celui qui ne voulait exister que pour vos froides dépouilles, pourrait-il en vous revoyant brillante de tous les charmes qui reçoivent un nouvel éclat de vos vertus, savoir qu'il existe une

autre femme au monde? Elle me tendit la main, je la baisai avec la plus douce ivresse et je partis.

Le duc nous reçut avec la plus grande magnificence et la joie pétillait dans les yeux d'Adeline, qui était vraiment belle. Julian lui jura un amour éternel, et dès que leur serment fut prononcé nous revînmes au camp avec le duc, la duchesse et la nouvelle comtesse de Maubeuge. Le duc voulait ouvrir lui-même les portes de Valenciennes à sa légitime souveraine.

CHAPITRE XXIII.

Valenciennes ouvre ses portes, arrivée des parens de Sophie.

Une multitude innombrable de tout âge, de tout sexe, sortit de la

ville pour venir au-devant de la comtesse: le souvenir de ses vertus vivait encore dans tous les cœurs. Elle reçut leurs hommages pour me les transporter; car dès qu'elle fut arrivée sur la place d'armes, elle abdiqua toute puissance et me fit reconnaître comte de Hainault. Ma naissance n'était plus un secret et l'anneau de mon père fut reconnu par les anciens, tous félicitaient ma mère et me comblaient de bénédictions, admiraient ma Sophie qui, toujours la même, conservait au sein de la grandeur cette égalité, cette sérénité qui peignait son âme sur son visage céleste. Toute belle qu'était Adeline, Sophie plaisait davantage.

Charlemont arriva à l'instant où nous entrions à l'hôtel de ville; il avait devancé l'arrivée de nos amis

de quelques heures, il fut émerveillé de sa belle-sœur, et dit à son frère qu'il était heureux de ce qu'il ne pouvait pas lui faire sa cour; mais puisque par son mariage il laissait la dame de ses pensées sans chevalier, il allait prendre cette importante charge, d'autant qu'il ne lui avait cédée que comme à son aîné. Il fallut bien lui laisser dire toutes ses folies avant de parvenir à apprendre ce qu'il avait fait en Danemarck et en Norwège. Mon Dieu! cela n'est pas difficile à imaginer, on a pleuré de joie, on s'est évanoui, on est revenu, car on revient de tout, puis on ne voulait rien croire, on lisait la lettre de la belle Sophie, celle de ma tante, de l'amoureux Rodolphe, on me faisait vingt questions à la fois, ainsi qu'à Oliska,

qui est toujours jolie à faire plaisir, et puis on faisait vîte ses paquets, on trouvait que le vaisseau était trop long-temps à appareiller. Le petit Frédéric et le vieux Norbert (vous pensez bien qu'ils sont du voyage) pleuraient de joie : le vieillard exprimait sa satisfaction par ses larmes, l'enfant par l'impatience de ne pas partir.

Pendant ces préparatifs j'ai été chercher la famille d'Alfibras, qui, sans lui faire injure, est plus belle que lui; j'ai été encore bien caressé dans cette maison que je connaissais à merveille, j'ai même été visiter la niche où l'on nous enfermait mon frère et moi; car dans le changement de fortune, il ne faut jamais oublier ce qu'on a été Puis nous sommes revenus à Coppehague, d'où nous nous sommes

embarqués pour la Flandre. L'amour enflait les voiles et dame nature tenait le gouvernail, de sorte que tout a été le mieux du monde. Nous avons débarqué hier à onze heures du soir, monsieur et madame Théodoric voulaient partir sur-le-champ, je les en ai empêché, il faisait une nuit affreuse, j'ai monté un coureur et me voilà bien content de vous revoir, prêt à partir au premier signal. — Mon Dieu, lui dit Julian, vous n'êtes pas encore arrivé, au moins vous resterez aux noces de Rodolphe? — Oh! oui, ensuite voyez où vous voulez m'envoyer? — Mais en Pologne. — Soit, en Pologne, aussi bien je ne serai pas fâché de savoir ce que dira ma sœur quand elle apprendra que son cher Rodolphe est marié, c'est une folle d'une

singulière espèce. — Qui ne l'est pas? dit Sophie. — Moi, reprit Charlemont, car je sais être heureux, et c'est la véritable sagesse.

Nous retournâmes au palais et Sophie demanda à ma mère la permission d'aller au-devant de ses parens; Adeline lui offrit de l'accompagner, les dames montèrent dans le char de ma mère avec Alfibras, et nous les suivîmes à cheval. Quelle plume oserait peindre le tableau qui s'offrit à mes yeux, au moment où Sophie aperçut la litière où était sa mère! Il me fallut être aussi prompt que l'éclair pour empêcher qu'elle ne se précipitât du char; mais à peine descendue elle tomba sans connaissance; madame Théodoric, dont la joie suspendait toutes les facultés, ne pouvait sortir de

sa litière, je la pris dans mes bras et la portai auprès de sa fille que la comtesse de Maubeuge tenait sur ses genoux. A la voix de sa mère Sophie ouvrit les yeux, et se sentant serrée dans les bras de son père, elle se jeta à leurs pieds, ils s'empressèrent de la relever et lui dirent tout ce que la tendresse la plus vive peut inspirer. Pour moi, je n'osais approcher d'eux, mon respect pour ses parens enchaînait tout mon être, je ne pouvais soutenir la pensée que j'étais cause que Sophie avait un tort à se reprocher.

Théodoric vint à moi, je voulus prendre sa main pour la baiser, il me serra contre son cœur : vous m'avez causé une douleur qui m'aurait conduit au tombeau;

mais je retrouve ma fille, vous la rendrez heureuse et près de vous j'oublierai ces jours de tristesse. — Ah! si la tendresse d'un fils peut ajouter au bonheur d'avoir Sophie pour fille, qui sera plus heureux que vous, mon père! mais vous et votre digne épouse, pouvez-vous me pardonner les pleurs que je vous ai fait répandre? Hélas! les miens n'étaient pas moins amers. Sophie, qui ne pouvait s'arracher des bras de sa mère qui la couvrait de baisers, m'appela et prenant ma main elle la mit dans celle de madame Théodoric. — Enfin, je suis heureuse, dit Sophie, nos cœurs unis comme le sont nos mains ne seront qu'un pour la vie. — Oh! oui, ma Sophie j'aimerai, je respecterai toujours tout ce qui t'est cher; madame,

daignez m'appeler votre fils et rien ne manquera à ma félicité. — Dès le premier jour que je vous ai vu, dit la mère de Sophie, mon cœur vous désigna pour l'époux de ma fille, oublions les maux que nous avons soufferts, comme on oublie un songe pénible et jouissons des biens qu'un sort heureux nous prépare. Alfibras et Théodoric s'entretenaient avec cette douce confiance qu'inspire la parfaite estime. Adeline, élevée dans l'orgueil des rangs, se sentait entraînée, malgré elle, à un sentiment de vénération pour les parens de mon épouse : tant le caractère auguste de la vertu donne une vraie grandeur à ceux qui la possèdent !

La famille d'Alfibras qui était partie un peu plus tard, nous rejoignit aussi ; car personne de

nous n'avait encore pensé que nous étions restés au milieu de la grande route à la place où nous nous étions rencontrés. Chérodalth et Aleric nous avaient quitté pour aller au-devant de leurs épouses. Je remerciai mille fois ces dames des soins qu'elles avaient eu de Sophie, et elle ne cessait de me féliciter sur mon bonheur. Je demandai à Oliska de me présenter à madame Chérodalth, la mère, que je ne connaissais pas. Elle me marqua sa reconnaissance de lui avoir rendu un fils qui lui était si cher. Je l'assurai que la seule manière de nous la témoigner était de se fixer auprès de lui, ce qu'elle accepta.

Dans le tumulte de notre commune joie, nous n'avions pu faire attention au pauvre petit Frédéric, que l'on avait laissé dans la

litière de madame Théodoric, ses cris enfin se firent entendre ; j'allai le chercher, et le mis dans les bras de Sophie. Il reconnut parfaitement sa libératrice, qui l'embrassa bien des fois. Je lui dis : Ah ! qu'il reste sans cesse avec nous ; c'est lui qui m'a fait connaître tout ce que valait ma Sophie. Il ne voulait pas nous quitter, et ses petits bras nous tenaient tous deux par le cou ; il fallut presque le gronder pour qu'il me laissât monter à cheval. Le vieux Norbert, à qui son attachement à la fille de son maître avait fait entreprendre le voyage sans penser à la fatigue, nous témoignait aussi sa joie. Je l'assurai que le repos et l'aisance l'attendaient auprès de nous. — Il ne faut à Norbert, dit-il, que le bonheur

de vous voir jusqu'à son dernier soupir.

Cependant nous nous remîmes en route. Alfibras reprit dans la litière la place de madame Théodoric, qui se mit à côté de sa fille dans le char, et nous trouvâmes les rues de Valenciennes jonchées de fleurs, et une musique délicieuse qui nous précéda jusqu'au palais, dont ma mère, le duc et la duchesse sortirent pour venir au-devant de nous, à la grille de la première cour, où l'on descendit de voiture. Rien n'égala les caresses que ma mère fit à nos amis. Dès le soir, il y eut un festin magnifique. Je demandais que mon mariage reçût la nuit même la sanction des lois; ma mère s'y opposa, desirant, disait-elle, que la pompe qui devait accompagner

cette auguste cérémonie, attestât aux yeux de tous que mon choix méritait le respect de nos sujets autant que mon amour. Il fallut suspendre encore mon bonheur, et attendre vingt-quatre heures. Sophie, ma tendre Sophie demanda encore quelques jours de délai, pour, disait-elle, être encore à ses parens avant de m'appartenir; mais cette ruse de la pudeur ne put obtenir ce sacrifice de mon amour, et il fut décidé que le lendemain verrait Rodolphe le plus heureux des mortels.

CHAPITRE XXIV.

Qui n'a pas besoin de titre.

Avec quel transport de joie je revis l'aurore. Je ne pus cepen-

dant obtenir d'entrer à la toilette de ma bien aimée, il me fallut attendre avec le gros de la cour, qu'elle parût dans le cabinet de ma mère, qui l'avait parée de tous ses diamans. Sa robe d'un tissu d'or aussi léger que celui du lin, brodée en pierreries, paraissait l'ouvrage des fées, ses beaux cheveux, couronnés de roses blanches avec un diadême de diamans, conservaient encore, malgré cette riche parure, les grâces naïves de la nature, ils tombaient en boucles sur son beau sein dont l'albâtre était relevé par l'éclat d'une chaîne de rubis qu'elle portait au cou, et qui soutenait mon portrait qu'Alfibras lui avait donné pendant les jours de nos malheurs; une ceinture enrichie de saphirs marquait les contours de cette taille digne de ser-

vir de modèle à l'artiste qui voudrait peindre Hébé; des glands de diamans relevaient un des côtés de sa robe, qui de l'autre retombait avec une frange de perles et d'aigue-marines. Aucune souveraine n'avait été parée avec une aussi grande magnificence, et aucune femme n'aurait pu conserver sous cette brillante parure, celle bien plus précieuse encore d'une simplicité touchante, et telle que je l'avais vu le premier instant qui décida du sort de ma vie; c'était toujours Sophie Théodoric; il est des âmes que la nature s'est plu à former, indépendamment des circonstances qui les environnent : bergères ou reines, elles sont toujours ce qu'il y a de plus parfait; telle est ma Sophie. Son père la conduisit à l'autel où nous ne

fîmes que répéter le serment qui nous unissait pour la vie. Mais quelle différence de ce moment à celui que je ne pouvais me rappeler sans frémir !

De retour au palais, les fêtes les plus brillantes nous attendaient, mais je n'en trouvais pas moins que les heures sonnaient lentement, et cette journée, la plus belle de ma vie, me parut un siècle, enfin un festin magnifique la termina. Je jetais un coup d'œil satisfait sur la réunion heureuse des convives; je ne parle pas des sentimens dont mon cœur était plein pour celle que j'aime, je pouvais les sentir et non les exprimer; mais combien je me trouvais heureux en voyant ma mère dont les yeux peignaient la plus douce satisfaction; Alfibras, ce digne

ami à qui nous devons notre bonheur et qui le partageait ainsi que sa famille. Aleric et Oliska, dont l'amour était aussi vif que le premier jour, se ressouvenaient avec transport qu'ils me devaient leur félicité. Anguerand et ses compagnons, fiers et sensibles comme ceux de sa nation, jouissaient du fruit de leur victoire en pensant qu'ils avaient contribué à cette mémorable journée. Charlemont mettait une gaîté, une vivacité de saillie qui rompait quelquefois la gravité inséparable d'un repas public. Julian près d'Adeline, que ses regards enivraient de tendresse, oubliait qu'il avait dit à sa mère qu'il ne se mariait que par obéissance, et la comtesse, qui s'en apercevait, n'en paraissait pas très-mécontente ; car elle n'avait

d'autres sentimens que ceux de la nature, et son cœur, tout entier à l'amour maternel, ne pouvait conserver une place à la vanité puérile. Je le vis, et je l'en estimai davantage. Il n'y avait pas jusqu'au duc et à la duchesse, qui étaient étonnés de connaître qu'il est d'autres biens que le faste et la grandeur, et qui se prêtaient, malgré eux, à cette douce et touchante simplicité.

Occupé des sensations que j'éprouvais, je fus tout-à-coup frappé par l'éclat d'une lumière plus vive que celle de l'astre du jour, un parfum semblable à celui de l'ambrosie, se répandit dans la salle du festin, nous vîmes paraître un être qui n'avait rien de la nature humaine que la forme extérieure: encore était-elle si parfaite, qu'on

ne pouvait se persuader qu'il fût de la même espèce.

A peine Alfibras l'eut-il apperçu qu'il se leva, nous en fîmes tous autant, même le duc et la duchesse. — Alfibras, dit d'une voix céleste ce sublime inconnu, je suis content de vous, vous avez fait un digne usage de la puissance que je vous avais confiée, je ne vous donnerai point en récompense le don de réaliser vos souhaits, encore moins à vos amis, l'expérience a dû vous apprendre que ceux que forment les mortels, leur sont presque toujours funestes. Je me charge de votre bonheur à tous. Rodolphe! ma reconnaissance pour votre père, dont Alfibras vous a appris la cause, ne connaîtrait d'autre borne que mon pouvoir, si je n'étais bien certain que la meilleure

manière de vous la témoigner, est de vous rendre le plus vertueux des hommes. Vous allez rentrer dans l'ordre de la nature, mais j'en suspends pour vous et pour vos amis les funestes altérations, pendant cent ans. Je vous doue de la modération, de la prudence et de la santé. J'ajoute pour mon ami Alfibras une faveur dont personne n'a besoin ici : c'est de changer cette figure atroce qui cadre si mal avec la bonté de son âme. Il le toucha d'une baguette d'or qu'il tenait à la main. Les défenses d'Alfibras disparurent, ses yeux devinrent droits, sa barbe et ses cheveux d'un châtain clair, et vraiment on pouvait dire qu'il n'était pas mal. Madame Alfibras remercia sincèrement le génie, non qu'elle aimât moins son époux,

parce qu'il était horrible, mais parce qu'une femme desire que son choix soit justifié aux yeux mêmes de l'imbécille vulgaire qui ne juge que sur les apparences. Mes amis, ajouta le génie, souvenez-vous qu'Alcindor protège toujours les bons, et punit les méchans. Nous voulions tous nous jeter à ses pieds, mais il disparut et une longue flamme bleue perça la voûte de la salle. Nous restâmes saisis de respect et de reconnaissance, mais bientôt nous nous livrâmes à la joie de pouvoir compter encore un siècle de bonheur et de vertus.

Cependant je n'en étais pas moins empressé de jouir de celui que l'amour et l'hymen m'assuraient. J'enlevai ma Sophie à tout ce qui l'entourait. Onuit qui pourra

célébrer tes faveurs, toujours elles seront présentes à mon âme. Le lendemain, les fêtes recommencèrent, elles durèrent pendant un mois, enfin le duc et la duchesse conduisirent Adeline à Maubeuge, les Français comblés de présens, retournèrent en Champagne, Charlemont ramena les Polonais. Le père et la mère de mon épouse, Alfibras et sa famille, Aleric et Oliska, M. Chérodalth, sa mère et son épouse se fixèrent à Valenciennes et m'aidèrent à supporter le poids du gouvernement. Je confiai le soin de l'éducation de Frédéric à Félix, dont l'attachement et celui de sa femme, ne se démentit jamais.

Nous étions très-inquiets de Charlemont, il nous avait écrit à son arrivée en Pologne, et s'était

très-égayé sur le compte de la duchesse sa sœur, qui ne pouvait revenir de son étonnement, que j'eusse pû en aimer une autre qu'elle, et qui me traitait d'ingrat et parjure. Elle en mourrait, ajoutait-il, si l'excès de bétise n'émoussait pas sa sensibilité. Il disait encore qu'elle en serait quitte pour quelques poignées de cheveux, qu'elle s'était arraché de désespoir d'avoir été trompée, et dans sa sotte affliction, elle prendrait volontiers son mari pour confident, ne pouvant s'en taire à tous ceux qu'elle rencontrait. Dans cette lettre, il nous mandait seulement, qu'il ne reviendrait pas de sitôt, sans nous désigner quelle contrée il comptait habiter. Quelquefois, je pensais qu'il aurait passé en Perse. Je regrettais qu'il ne m'en eût pas

instruit, afin de donner à l'aimable Zulima des témoignages de mon sincère attachemenr.

Nous nous entretenions d'elle avec Sophie, qui plaignait le sort de cette femme si intéressante, lorsque l'on vint m'annoncer que Charlemont venait d'arriver avec un seigneur persan. —Dieux! m'écriai-je, serait-ce Isouf? revoir un ami si cher, était la seule chose qui manquât à ma suprême félicité, ils entrèrent un moment après, et Charlemont m'embrassa tendrement et me dit. — Voilà, mon cher Rodolphe, votre meilleur ami, je lui laisse le soin de vous raconter le sujet qui le ramène auprès de vous. Je ne me sens pas le courage de vous en instruire; je n'ai d'autre mérite, que d'égayer mes relations, et malgré l'extrême philosophie

dont je fais profession, j'avoue de bonne foi, que j'ai été tellement frappé de cet événement, que je crois en avoir perdu une partie de ma gaîté. Vraiment depuis, je n'ai pas ri quatre fois de bon cœur. Mais, adieu, je vais voir mon frère. Toutce que me disait Charlemont, avant l'arrivée d'Isouf, me fit pressentir ce que ce dernier me confirma, en me parlant en ces termes. — Je vous revois enfin, seigneur vous, que, malgré l'extrême distance qui nous sépare, j'ose appeler du doux nom d'ami. Hélas! pourquoi la liberté qui m'est rendue de suivre les douces lois de l'amitié me coûte-t-elle si cher? — Mon cher Isouf, ne parlez-pas de distance, en existe-t-il entre deux hommes qui sont unis par des services aussi importans que

ceux qui sont la base de notre attachement ? Sophie, ma chere Sophie, le voilà cet ami, à qui je dois la vie ; mon cher Isouf, voilà la compagne que j'ai pleurée si long-temps.... O cœurs vraiment dignes de mes affections, quel bonheur de vous réunir. Mais mon ami, dissipez l'effroi qui trouble un moment si délicieux, parlez-moi de Zulima.... Mais vous ne me répondez que par des pleurs, que vous essayez en vain de retenir, et qui échappent malgré vous de vos yeux.... Dites, aurais-je à me reprocher la mort d'une femme si sensible et si belle ? — Hélas ! reprit Isouf, permettez que je me remette du trouble que j'ai éprouvé en vous voyant, je vais tâcher de vous rapporter avec quelqu'ordre, un récit qui renouvellera ma pro-

fonde douleur. Sophie exigea qu'il s'assît, et nous l'écoutâmes dans le plus profond silence.

L'effort qu'avait fait Zulima, pour renoncer à la passion la plus vive qui fut jamais, avait anéanti les puissances de son âme. Soumise aux devoirs qu'elle s'était imposée, elle dissimulait aux yeux de Guy, qui en était toujours éperdument amoureux, la douleur qui la dévorait et la rendait incapable de s'occuper comme elle l'avait fait, pendant son union avec le sofi, des grands intérêts de l'état. Toujours enfermée dans l'intérieur de son palais, elle n'en sortait que pour venir avec moi à la cabane où elle vous avait revu pour la dernière fois, elle comblait de biens la famille que vous y aviez établie, et brûlant des parfums sur l'autel,

où elle croyait révérer l'objet de vos regrets, elle hâtait par ses vœux, l'instant où elle viendrait habiter cette tranquille demeure, bien assurée, disait-elle, que vous ne survivriez pas à la perte de ce que vous aimiez. Car qui peut supporter l'affreux tourment de vivre séparé de l'objet de ses plus chères affections ? Je cherchais à éloigner d'elle ces funestes pensées, mais je ne pouvais y parvenir. J'espérais que si Alla bénissait son union et qu'elle devînt mère, ce cœur si tendre trouverait dans l'affection de ses enfans un aliment à sa sensibilité. Elle n'avait pas obtenu cette faveur ; et le dépérissement de sa santé faisait craindre qu'elle n'eût point cette satisfaction qui eût été la seule qu'elle pût goûter. Cependant la guerre des Persans

et des Tartares que l'on avait crû au moment de finir, se ralluma plus que jamais, le sofi qui voulait la terminer par une action éclatante, livra une bataille, où il les mit en déroute ; mais au moment où emporté par son courage, il poursuivait les fuyards, une flèche lancée au hasard, l'atteint et perça ce cœur où Zulima avait régné si long-temps. Elle apprit sa mort avec beaucoup de sensibilité, et plaignit le sort d'un monarque, qui sans elle aurait été si heureux. Guy qui craignait toujours que l'effet du talisman ne fût pas assez fort, si ce roi avait revu celle qu'il avait adorée, ressentit une joie secrete ; et ne voyant rien qui pût désormais le troubler dans la possession de son bien suprême, il se livrait avec plus d'abandon que

jamais à l'ardeur que Zulima lui inspirait, et qu'il était bien loin de croire être si peu partagée. Pour moi, qui lisais dans son cœur, je ne voyais que trop que j'aurais bientôt à pleurer cette victime infortunée d'un sentiment qui avait fait le malheur de ses jours. Une fièvre lente la consumait, et son courage seul dérobait aux regards les tourmens dont elle était dévorée.

Cependant, depuis plusieurs jours, elle ne pouvait plus paraître en public. Guy était fort alarmé de sa situation; mais elle cherchait à le rassurer, et prenant toujours avec lui l'air calme et satisfait, elle ne lui laissait pas imaginer la cause qui la conduisait au tombeau. Ce fut dans ces douloureuses circonstances que le

seigneur, Charlemont arriva à la contrée de la Discrétion. Guy l'amena chez son épouse sans l'avoir fait prévenir. La joie de revoir quelqu'un qui pût lui apprendre de vos nouvelles, lui causa une révolution d'autant plus dangereuse dans son état que l'habitude qu'elle avait contractée de se contraindre ne laissa pas apercevoir le trouble qu'elle éprouvait. Elle reçut Charlemont avec cette douce affabilité qui ne l'a jamais quittée, et celui-ci, sans lui donner le temps de lui faire aucune question, raconta dans le plus grand détail et avec et avec la manière enjouée qui lui est propre, tout ce qui vous était arrivé; mais lorsqu'il lui eut dit que vous aviez retrouvé Sophie et que vous étiez unis par l'hymen, ses lèvres se décolorèrent, ses yeux se fermèrent, elle tomba

sans connaissance sur le sopha où ses souffrances la retenaient. Guy, frappé comme d'un coup de foudre, éprouvait tout à la fois les tourmens de la jalousie et de la crainte de perdre celle qui la lui faisait ressentir. Cependant on s'empresse de la rappeler à la vie.

Charlemont, qui ne conçoit jamais qu'on puisse conserver des souvenirs profonds, ne savait à quoi attribuer l'effet qu'avait produit son récit et regrettait d'être venu de si loin pour faire évanouir une jolie femme. Zulima donna cependant quelques signes de vie et ouvrant enfin les yeux, elle vit dans ceux de son époux la plus sombre inquiétude; mais elle n'avait plus rien à dissimuler, le coup mortel était porté et au moment où elle était libre, elle ne crut pas devoir se contraindre. —

Si je ne sentais pas, seigneur, qu'enfin nos liens vont être rompus, je gémirais de vous avoir laissé apercevoir jusqu'à quel point Rodolphe règne encore dans mon âme ; mais bientôt, dégagée de sa dépouille mortelle, elle n'appartiendra plus qu'au grand Tout. Rodolphe est heureux, il m'a oublié, réuni à l'idole de son cœur il n'a pas seulement daigné m'apprendre lui-même que ses malheurs étaient finis ; les miens lui importent peu; mais ils vont cesser. Isouf, mon cher Isouf, c'est vous que je charge de lui apprendre que je ne serai plus, vous lui porterez ce cœur où il régnera jusqu'à mon dernier soupir. — Non, madame, lui disais-je, cessez de vous abandonner à un sentiment qu'il est de votre devoir d'éteindre, jouissez du bonheur de celui qui vous fut

cher. — Ah! dit-elle, Rodolphe heureux par une autre que moi! Guy furieux, désespéré, se promenait à grands pas dans la chambre ; enfin, Zulima revient de l'état de délire où l'avait jetée l'imprudent récit de Charlemont, et avec ce son de voix si touchant et cette expression qui seule lui appartenait, elle adressa à Guy ces mots que je n'oublierai jamais. — Pardon, seigneur, pardon, je vous offense et je n'emporterai pas même au tombeau la consolation de n'avoir pas affligé un époux que j'honore, en lui laissant lire dans ce cœur qui a tout tenté pour n'être qu'à lui. Hélas! je périssais de la contrainte que je m'étais imposée, et ma seule espérance était de mourir sans que vous eussiez pu lire dans mon âme; mais la surprise que m'ont causée les évé-

nemens que Charlemont nous a rapportés, l'anéantissement où j'étais depuis depuis plusieurs jours ne m'ont pas laissé la liberté de me commander, ma mort va bientôt expier cette offense; mais je ne veux point descendre au tombeau avec votre haine.—Moi! te haïr, s'écria Guy, et se précipitant dans ses bras, ah! tu le sais, chère moitié de moi-même, si je pourrais en concevoir l'idée, vis pour être adorée de ton malheureux époux. Que pourrais-je te reprocher? tu ne m'as pas trompé et ne sais-je pas qu'il n'est rien que tu ne fisses pour me rendre heureux? mais je ne puis l'être sans toi. —Non, seigneur, ce serait inutilement que vous vous flatteriez de me voir rendue à la vie; je sens que son flambeau s'éteint, déjà le voile de la mort couvre mes paupières. Mille

demanda où était Charlemont, on lui dit que pénétré de regret de l'effet terrible que son récit avait fait sur elle, il n'avait osé rester. Elle le fit rappeler, l'assura que son imprudence n'avait hâté que de quelques instans celui de sa mort, que depuis long-temps elle la sentait s'approcher; elle le chargea d'assurer madame la comtesse de Hainault de son éternelle reconnaissance et de ses félicitations pour toute votre auguste famille, elle me recommanda à lui avec cette bonté touchante qui l'aurait fait adorer des âmes les plus féroces, tendit la main à son époux qui l'arrosa de larmes, éleva les yeux au ciel, fit les vœux les plus tendres pour vous, pour celle qui vous est unie, prononça son nom et expira.

Le désespoir de Guy lui aurait

été funeste si on ne s'était emparé de ses armes; mais avec un caractère comme le sien, le premier moment passé, il se consola. Il n'appartient qu'aux âmes vraiment sensibles de mourir de leurs longues douleurs.

On a exécuté les dernières volontés de cette femme incomparable, son corps repose dans ce verger que vous avez cultivé si long-temps. Guy a ordonné qu'on y bâtît un temple.

Pour moi, j'ai quitté sans regret un pays où rien ne m'attachait, je vous apporte ce cœur que l'amour que vous lui aviez inspiré a consumé, le voici dans cette boîte de l'or le plus pur, symbole des sentimens qu'elle a conservés pour vous.

FIN.

